N°1

AHNANA

7 F

ROBBINS. CECILIA. MILLET..
FAIVRE. RUDHAL. RICHEZ...
TARDI...

..MONTELLIER. CLAVEL...
..CLAVELOUX. CESTAC.

LES HUMANOIDES ASSOCIES

TARDI

couleur et lettrage Anne Delobel

2 NOUVEAUX ALBUMS!
CASTERMAN

Adèle et la Bête

Le Démon de la Tour Eiffel

TARDI

1 SOMMAIRE 1

AH! NANA ◆ LES HUMANOIDES ASSOCIES ◆ TRIMESTRIEL N°1

MARJ MARLOWE : CINEMA..... 4

NICOLE CLAVELOUX : HISTOIRE DE BLONDASSE, DE BELLE BICHE ET GROS CHACHAT..... 5

PAULA JACQUES : INSTANTANE..... 13

FLORENCE CESTAC : LES MARIOLLES..... 15

CHANTAL MONTELLIER : ANDY GANG..... 17

MARJORIE ALESSANDRINI : IMAGES DE PATTI..... 22

LES RUNAWAYS..... 24

HELENE ROSENBERG : VIERA DA SILVA..... 25

HISTOIRE DE LA B.D. FEMININE - MARIE DUVAL..... 25

OLIVIA CLAVEL..... 26

TRINA ROBBINS : HISTOIRE DES COMICS UNDERGROUND.... 28

TRINA ROBBINS : J'ETAIS UNE LOPPE A PEDE..... 30

ARLETTE STROUMZA : LE POISSON ROUGE..... 34

CECILIA..... 36

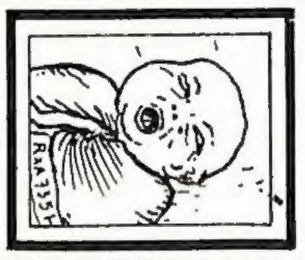
ZELDA GARDAUD : THEATRE..... 42

CATHY MILLET : JEU..... 43

CLAUDINE CONIN : KARATE JEAN PIERRE VIGNAU..... 44

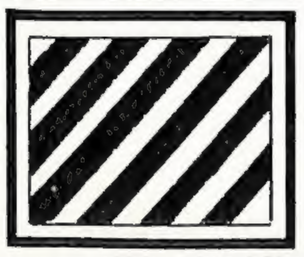
EVELYNE FAIVRE : COMPTE BIBLIQUE..... 45

SHARON RUDHAL : KATY CRUELLE..... 46



VALERIE RICHEZ : VIENS. L'ARENE EST DOUCE..... 49

ROMAN PHOTO : COUETSH BOUSSET, FRANÇOISE ALTO BIANCHI, DOMINIQUE LACROIX..... 53



FRANÇOIS RIVIERE : AMAZONES PAR CELIA CORDON..... 62

JACQUES TARDI - MICHELE COSTA-MAGNA : ALLO JANINE... 63

MAQUETTE : KELECK ◆ COUVERTURE : KELECK.

REDACTRICE EN CHEF : JANIC GUILLEREZ

CONSEILLERE LITTERAIRE : MARJORIE ALESSANDRINI

SECRETAIRE DE REDACTION : ANNE DELOBEL

DIFFUSION : FRANCE : N.M.P.P. BELGIQUE : Distri-B.D. 263 Rue Royale B-1030 BRUXELLES. U.S.A. : Côte Ouest : Bud Plant P.O. Box 1886 Grass Valley Ca. 95945.

AH ! NANA nº 1 : Trimestriel, édité par les Humanoïdes Associés, L.F. Editions S.A.R.L., au capital de F. 20.000, dépôt légal octobre 76, Directrice de Publication : Janic GUILLEREZ, Siège Social : 41, rue de Lancry 75010 PARIS.

Photocomposition : GRAPHELEC, Imprimé par MOHN-ERIDE, 1, Boulevard. Malesherbes 75008 Paris

C/ Humanoïdes Associés 1976, L.F. Editions, © Trina Robbins - Sharon Rudhol - Cecilia. Commission paritaire en cours.

EDITORIAL

Elles étaient quelques dessinatrices, coloristes et journalistes à se plaindre réciproquement de devoir assumer les phantasmes masculins déguisés en règle d'or de la presse. Nous passâmes aux actes, esquissant une idée de journal. Huit jours plus tard, le projet faisait boule de neige. Un mois encore et c'était une avalanche. Les Humanoïdes bourrés de soupçons offrirent leur imprimeur. Merci quand même.

AH ! NANA sera cosmopolite, et dès ce premier numéro, nous publions des bandes qui vont de l'Amérique (TRINA ROBBINS, SHARON RUDHAL) à (l'ITALIE) (CECILIA) sans oublier la France : CATHY MILLET, NICOLE CLAVELOUX, CHANTAL MONTELLIER, KELECK, EVELYNE FAIVRE, OLIVIA CLAVEL, FRANÇOISE ALTOBIANCI, tant d'autres encore, que nous découvrirons ensemble !

Notre grand espoir, bien sûr, est de faire de ce trimestriel un magazine mensuel. Qui sait ?

D'ores et déjà, nous pouvons vous assurer que les prochains numéros sauront laisser la part belle à la bande dessinée, mais avec une partie rédactionnelle de plus en plus importante, sur des sujets inédits. Pour vous, en effet, des femmes se raconteront : par la plume ou le pinceau, et hors de toute contrainte.

Mais cette liberté que nous avons offerte à toutes nos collaboratrices ne se conquerra que petit à petit. Se délivre-t-on d'un seul coup ? Assurément non. Voilà pourquoi AH ! NANA est une expérience aventureuse, et à suivre. Tout soyons en sûres, sera amené à évoluer.

Ne vous étonnez point de découvrir en une seule fois autant de dessinatrices. On en recense officiellement cinquante en France, mais nous sommes certaines que vous êtes bien plus nombreuses. Mesdames, nous vous attendons.

Edith Orial

CINEMA

MARLENE ET LES NECROPHAGES

Depuis quelques années, on est entré dans l'ère délicieuse et raffinée des nostalgies. La célébration des stars d'autrefois, de ces femmes sublimes qui égayaient déjà, en 14, les tranchées de nos grand-pères, est devenue un engouement général, en même temps, bien sûr, qu'une source appréciable de profits pour les éditeurs et les marchands de film, comme pour tous les petits commerces (posters, T-shirts, miroirs à l'effigie des belles dames du temps passé etc.). Au début, gagné par ce retour en force de la séduction après les années austères d'analyses politico-structuralistes du cinéma, on s'est extasié sur les jambes de Marlène, penché gravement sur le drame de Marilyn, excité avec la nymphomanie d'Avat, diverti de l'effronterie de Mae West , on a poussé des « Aaahh » et des « ouh » avec le chœur des homosexuels décadents. On s'est paré fétichistement de costumes ou de maquillages imitant ceux des idoles. Maintenant qu'on a épuisé toutes ces joies un tantinet frelatées, qu'on est allé jusqu'à voir débarquer dans les concerts de rock les journalistes de « Libération » avec du rouge à lèvres et des paillettes autour des yeux, qu'on s'est égayé de toutes ces folies bien parisiennes, il faut bien avouer qu'on en a un peu ras-le bol. Ce petit jeu n'est plus très amusant. Et si on en trouvait un autre ?

Le plus dur, c'est de voir qui prend au sérieux ce culte des vieilles stars. Car, si pour la plupart d'entre nous, il s'agit de jouer avec ces belles images, il y a aussi ceux qui sont mus par une bizarre passion qui s'apparente de très près à la nécrophilie. Regardez-les, ces cinéphiles grisâtres, ces glauques personnages, ces rats de cinémathèque et de projections privées ! Ce sont ces malheureux qui marchent en rasant les murs, leur corps honteux caché par des costumes informes ou des imperméables ternes, exhibant la nervosité et le facies typique des frustrés, ce sont eux qui parlent de la Beauté, de la Féminité, qui décernent gravement à l'une ou l'autre le titre de « plus belle femme du monde », comme si « la plus belle femme du monde » existait ! Avec un sérieux loufoque, ils com-

mentent les attitudes, les gestes, les vêtements de ces belles dames inaccessibles, se masturbent indéfiniment sur ces cadavres superbement embaumés. Ils enrichissent leurs mythes, en leur ajoutant sans cesse de nouveaux détails, s'élevant jusqu'aux espaces sublimes de la métaphysique. De Marlène qui a toujours, aujourd'hui, la voix magique, ils s'efforcent de préserver l'image un peu défraichie. Et quand elle apparaît sur scène (après avoir pris soin de faire supprimer les premiers rangs de fauteuils, pour qu'on ne la voie pas de trop près), ils font semblant de ne pas avoir devant eux ce visage trop lisse tiré par les liftings ; comme si à sa place se dressait l'Ange Bleu, ressuscité dans toute la splendeur d'autrefois.

Tous ces mythes vieux de trente, quarante ou cinquante ans, ne serait-il pas temps de les laisser un peu en repos ? Et est-ce que vraiment nous vivons une époque d'une telle impuissance que nous sommes incapables d'inventer les nôtres ? Est-il possible que nous ayons les mêmes fantasmes que nos parents ou nos grands-parents ? Tout ça n'est pas très rassurant. Et qu'est-ce que nous cherchons à fuir, qu'est-ce qu'il y a, devant nous, de si terrible, de si monstrueux pour que nous tournions résolument la tête en arrière, pour que nous nous enfermions dans un passé qui n'est même pas le nôtre ?

Bien sûr, le cinéma n'est plus ce qu'il était, madame Bouzigue. Il n'y a plus de ces stars triomphantes, ces images si agréables à contempler. Le cinéma un peu honteux et complexé d'avoir trop longtemps montré l'illusion, la Féminité avec un grand F, commence à montrer les femmes réelles ; de Casavetes à Faraldo, les metteurs en scène se penchent sur une réalité ignorée, dans un bel effort de compréhension. Les actrices ? Elles sont devenues intelligentes, c'est un comble ! Et les gourdes qui voudraient bien jouer les nouvelles stars n'ont pas la dimension nécessaire. On ne fera plus de ces romans. photos débilitants qui font aujourd'hui la joie de nos midinettes intellectuelles, illuminés par la beauté radieuse de Greta Garbo, et son indicible élégance, celle-ci vouée à jouer dans des contextes différents, toujours le même rôle, celui de la femme fatale victime de sa propre fatalité. Aujourd'hui, les stars de la Féminité ont été remplacées par les stars de l'Ambiguité. Si aucune nouvelle Marlène, aucune nouvelle Garbo, n'est apparue, Jagger, David Bowie, Lou Reed, sont les stars d'aujourd'hui. Patti Smith, l'ambiguité inversée, la perversion ultime, est peut-être celle de demain. Ceci encore : Elles ne sont plus ces formes idéales qui évoluent dans l'ombre, sur un écran blanc. Elles sont jetées toutes vivantes sur des scènes illuminées, dans des théâtres ou dans des stades, proies offertes à la faim dévorante des foules carnivores. Mais ceci est une autre histoire.

En attendant, les machines à fantasmes d'autrefois fonctionnent toujours pour les nécrophiles. Seule peut-être la peur des femmes réelles peut expliquer une telle complaisance morbide. La peur, et aussi l'impuissance, la lassitude immense d'une société arrivée au bout de son rouleau. Qui fait de son impuissance une célébration esthétique et joue la comédie de la culture cinéphilique pour justifier ses manques inavouables. Nécrophiles honteux, mes frères, que n'avouez vous votre passion malsaine, au lieu de lui donner je ne sais quel prétexte culturel ?

MARJ MARLOWE

NICOLE CLAVELOUX

Histoire de la princesse blondasse

.IL ÉTAIT UNE FOIS UN ROI QUI S'APPELAIT BENÊT...

..C'EST MOI!!

MA FEMME, LA REINE DOUCEÂTRE, EST MORTE IL Y A QUELQUES ANNÉES, ET JE VIS AVEC MA FILLE, LA PRINCESSE BLONDASSE...

C'EST MOI!!

..UN JOUR, J'AI DIT A MA FILLE : A PROPOS, JE ME REMARIE DEMAIN!

!

JE SENS QUE LES ENNUIS VONT COMMENCER!..

POURQUOI LA NOUVELLE REINE ME FIT-ELLE, TOUT DE SUITE, UNE SI MAUVAISE IMPRESSION ?....

.. JE NE SAIS PAS...

CHARMANTE ENFANT!

..MAIS LES CHOSES SE GÂTÈRENT VRAIMENT LE JOUR OÙ LA REINE EUT UNE FILLE....

LA VIE DE FAMILLE NE TARDA PAS A DEVENIR INTENABLE:...

BREX!

BREX!

..BREX!

PAPA!

PA PA !

PAPA

PAPA!

HI !HI! HI!
AREU -AREU

...IL FAUT QUE JE TROUVE UN MOYEN SÛR POUR ME DÉBARRASSER DE CETTE GAMINE BRUYANTE ET STUPIDE...

..J'AI TROUVÉ : LE PAGE!!

HIN HIN!
HIN HIN !!

C'EST MOI L'ABOMINABLE-PAGE-SANS-SCRU-PULES! LA REINE VIENT D'ACHETER MA CONSCIENCE, ET DEMAIN,....

..J'IRAI PERDRE LA PRINCESSE BLONDASSE DANS LA FORÊT DES DAHLIAS!! HIN HIN!

..MAIS LE PETIT JESUS ME PUNIRA, C'EST SUR....

SALUT ! JE SUIS GROS-CHA-CHAT ! ... JE VIENS AU SECOURS DE CETTE PAUVRE PRINCESSE !...

..VENEZ AVEC MOI.. JE VAIS VOUS CONDUIRE AU CHATEAU DE BELLE-BICHE, QUE VOUS VOYEZ LÀ-BAS...

..BELLE-BICHE? QUI EST-CE?

C'EST MA MÈRE

VOUS VENEZ?

..SA MÈRE?

SOYEZ LA BIENVENUE, PRINCESSE BLONDASSE!

RASSUREZ-VOUS, BLONDASSE, VOUS ETES AVEC DES AMIS! IL YA LONGTEMPS DÉJA QUE NOUS VOUS ATTENDIONS, MON FILS GROS-CHACHAT ET MOI!

AH BON?!

..MAIS, MADAME, ET MON PÈRE? EST-CE QUE JE LE REVERRAI?

CHÈRE BLONDASSE, NE VOUS OCCUPEZ PAS DE L'AVENIR! SACHEZ SEULEMENT QUE LA SAGESSE EST TOUJOURS RÉCOMPENSEE, QUE RIEN NE SERT DE COURIR, QU'IL FAUT PARTIR À TEMPS ET QUE PIERRE QUI ROULE N'AMASSE PAS MOUSSE!

BIEN SÛR! BIEN SÛR! MAIS TOUT DE MÊME..

CE QUI COMPTE, C'EST QUE JE RE-TROUVE MA VÉRITABLE FORME... CAR, COMME VOUS VOUS EN DOUTEZ, JE SUIS UNE FÉE QU'UN SORTI-LÈGE A ENFERMÉE DANS CE CORPS BESTIAL ET REPOUSSANT...

..ILYA 4.000 ANS QUE JE CHERCHE LE TALISMAN QUI NOUS DÉLIVRERA, MON FILS ET MOI... ET JE N'AR-RIVE PAS À METTRE LA MAIN DESSUS!...

JE CHERCHE TOUJOURS, MAIS ILYA TELLEMENT DE PIÈCES DANS CETTE BARAQUE!...

TIENS?

BELLE-BICHE, VENEZ VOIR! EST-CE QUE CE NE SERAIT PAS VOTRE TALISMAN, PAR HASARD?...

QUOI!!

Talisman

OUAHOUOUOUOUOU! J'AI RETROUVÉ MON TALISMAN! MON CHER FILS, NOUS ALLONS POUVOIR ENFIN NOUS REMETAMORPHOSER!!

Ô JOIE ! Ô BONHEUR ! J'AI ENFIN RETROUVÉ MON APPARENCE HUMAINE ! FINI DE BROUTER !

..ÉVIDEMMENT, ELLE ATTENDAIT DEPUIS 4.000 ANS.... MAIS CE N'EST PAS TRÈS ENCOURAGEANT... N'EST-CE PAS, GROS CHACHAT ?

..PLUTÔT, OUI !

..APRÈS TOUT, NOUS SOMMES TRÈS BIEN COMME ÇA !

À MOI LA BELLE VIE !

ZZZ...
ZZZ...

RRR...
RRR...

Fin

A l'age de trois ans avec Maman et ma sœur aînée

Mademoiselle Yvonne

Paula Jacques

Je suis un peu triste avec ma sœur, sa famille.

« J'emmène un p'tit peu d'pain, des oeufs durs et puis des papiers spéciaux pour nous asseoir sur l'herbe. Là, j'vous reçois là comme ça... mais... nous allons à Montfermeil. Montfermeil. Là j'ai mon p'tit jardin. Seulement c'est ni clôturé, y a pas d'abri. Enfin on va aller prendre un p'tit peu l'air. Attendez, pardon... Merci Mademoiselle, je vais fermer. Mon compteur à gaz est fermé, l'électricité aussi. Comme ça j'vais partir tranquille. Allez, allons-y... Il est pas trop mal mon immeuble hein ? »
(Trois tours de clé au logis démuni et triste. Nous partons, Mlle Yvonne, femme de ménage et de peine, qui travaille à la radio comme moi Nous partons en voiture réaliser un vieux rêve : voir le petit havre de paix et de verdure que Mlle Yvonne possède à 20 km de Paris. Nous errons un peu ; Mlle Yvonne ne sait plus très bien ; enfin nous arrivons à un petit bout de terrain clôturé).
« Là ! c'est là ! Oh ben, regardez ça, ils ont mis des chevaux en plein sur mon terrain. Ils n'ont pas l'droit. Ah non, j'peux même pas y rentrer ».
— Qui est-ce qui a mis des chevaux ?
— Ah ben...les...des voisins, un homme...Il a pas l'droit à mon terrain, vous vous rendez compte. Comment voulez-vous qu'j'puisse y aller ? C'est tout ça ; C'est c'terrain-là, là où il y a les piquets. Ya quatorze mètres de longueur. Moi, j'vais faire démolir tout ça, moi j'veux pas de ça sur mon terrain, non mais alors. Ah non ! Dites donc les p'tits là, qui c'est qui met ses chevaux là ? C'est à moi l'terrain, on n'a pas l'droit de mettre ses chevaux sur mon terrain. A qui c'est ces chevaux-là ?
— A Monsieur Falque.
— Ah, Monsieur Falque. Bon. Eh ben, il a pas l'droit de mettre ses chevaux sur mon terrain. C'est à moi l'terrain. Bientôt j'mettrai un abri d'jardin d'ssus, j'veux le cultiver, j'veux pas avoir des histoires, hein. Alors, moi, si j'veux y venir le dimanche, j'peux même pas rentrer dans mon terrain, si j'veux venir prendre l'air un p'tit peu. Tout de même, vous vous rendez compte... Et je ne suis pas surprise, j'avais une intuition qu'il allait falloir qu'j'porte plainte pour quelque chose.
— Une intuition ?
— J'me suis dit, mais quoi, j'ai pas d'ennuis avec personne, eh ben c'est çà ; et c'est rare... C'est rare que mes intuitions me trompent. Eh ben, voyez ! j'ai un ennui... Ah là là... Drôle de surprise hein ! Ici y fait bon hein !
— Oui.
Alors, ils peuvent me raconter les bobards qu'ils veulent, comprenez...
— Vous êtes sûre que c'est votre terrain ?
— Ah ben quand même. Ah, pensez, j'ai des amis qui sont dans la police secrète et mon frère gendarme, si on m'fait un tour comme çà, j'vous assure que j'vais y mettre les holà hein. J'me laisserai pas voler hein. J'ai pas été mettre toutes mes économies de ma vie d'travail dans un terrain pour que ce soit pas à moi, non... Oh, y a des mouches. Oh là là, pour elles c'est un festin. Aie, Aie aie, va falloir que je lutte contre ce monsieur-là... parce que j'ai acheté ce terrain à plusieurs millions de francs.
— Vous gagnez combien d'argent ?
— A peu près cent mille par mois. Cent mille par mois oui. J'suis femme de service, ouvrière nettoyeuse... C'est juste, hein, j'peux acheter que du beefteak haché et pas d'viande en morceaux, hein, en payant mon loyer et tout, hein non, si j'veux avoir un peu d'argent sur mon livret, j'peux acheter que du beefteak haché. Attention aux bosses parce qu'on s'butte les pieds dans les bosses... J'vais porter plainte. Et puis d'abord j'ai l'notaire qu'est témoin, et mon marchand d'terrain. J'en ai d'abord des preuves, des lumières.
— Comment, quelles lumières ?
— Ah ben çà, j'les garde secret. Ah non, j'confie rien. Ya qu'une... Ah ben, j'sais pas si j'peux vous dire en plus, c'est manquer d'humilité aussi si j'vous confie un p'tit secret comme çà. Un jour j'étais là-bas, dans le 5e arrondissement, alors ma foi, ben, à c'moment-là j'avais beaucoup l'temps de prier, j'étais très unie à Jésus. J'étais fatiguée en faisant mon marché, j'étais à la rue Mouffetard. Alors j'ai dit à Jésus, ben j'suis fatiguée à faire mon marché, voulez-vous me transporter

un p'tit peu. Eh ben, j'ai eu mes pieds soulevés de terre, un demi-pied, comme çà, vous savez la hauteur du pied, pas...voyez, là mon pied, là, voyez l'dessous d'pied, là, à cette hauteur ça fait à peu près une hauteur comme ça, comme mes doigts de la main. Et puis alors j'ai eu peur de la grâce, et puis ça a cessé. J'avais peur de me faire enlever, j'avais peur d'être transportée, j'sais pas moi, dans un lieu, là où il y a l'bon Jésus, peut-être avec des anges, ou n'importe quoi, et puis revenir quand même à moi après, et puis j'crains quand j'les reçois. C'est là où l'chevaux approchent la fin de mon terrain. Voyez j'étais assez craintive, voyez, j'demande des grâces, et puis je crains quand j'les reçois. Ah non, il faut qu'il y ait une explication avec ce monsieur-là.

— Vous avez toujours vécu seule ?
— Ah oui ! toujours.
— Pourquoi ?
— Ben, parce que j'suis une demoiselle, j'me suis jamais mariée.
— Ah bon, vous êtes une demoiselle, vous êtes vierge ?
— Ah oui, moi j'suis vierge. J'suis une demoiselle. C'est ma vocation. J'me demandais quelle était ma destinée, et puis j'ai eu des lumières. Rester pure dans le monde, c'est tout. J'ai fait un essai de vie religieuse et j'ai pas été acceptée... Ils m'ont dit que j'avais pas la vocation.
— Et vous l'aviez en réalité ?
— Ben, c'est à dire, j'ai la vocation de rester pure, oui. J'suis attirée par la pureté. Rester vierge jusqu'à la mort. C'est ne pas, enfin, ne pas tomber dans l'péché d'Adam et Eve quoi... Ben oui.
— Et vous n'avez jamais eu envie d'avoir des rapports sexuels avec un homme ?
— Oh, jamais ! Jamais, jamais. J'veux pas d'ça. Oh ben non alors, ah non, ah non... Moi j'suis fille de cultivateurs, j'ai vu les animaux entre eux, ben, vous savez, çà ne m'enchanterait pas, non, ah non, non.
— Vous étiez jolie ?
— Ben ma foi, j'suis gentillette. J'suis pas mal, mais enfin, j'suis pas une, on peut pas dire qu'j'suis une beauté, j'suis entre les deux qoi, j'ai une figure sympathique, on m'a toujours dit que j'avais une physionomie sympathique. Ben, y en a des hommes qui sont possédés

A l'école à 6 ans. Maman est morte depuis un an. C'est la fin de la guerre de 1914.

Là je me ressemble, il y a à peu près quatorze 15 ans. Je travaillais à la Halle aux vins

du diable, hein... — Ah bon !
— Moi voyez, j'ai fait certaines réflexions, n'est-ce pas, j'ai dit qu'j'suis vierge, que j'aime pas les garçons, ni rien du tout, ben, j'sens qu'malgré tout, quoi, autour de moi ; ben y a quelquefois des hommes qui me portent envie. Et pourtant j'ai 63 ans, j'vais en avoir 64. Alors je trouve çà idiot, c'est ridicule. J'leur dis rien, j'le dis pas, j'n'avoue pas que j'l'sais. J'le garde pour moi, mais ils me dégoûtent quoi, quand c'est comme çà. Vous savez les femmes de ménage font quand même le plus dur hein, chez les particuliers c'est dur, hein, j'en ai vu un qui faisait des vilains gestes, j'ai quitté, j'ai pas resté. Et puis un autre, un patron qu'avait sa femme malade, alors vous comprenez y avait une autre femme de ménage, et puis y s'enfermaient dans la chambre, hein... J'veux pas parler de ça. Alors ma foi, moi, çà m'plaisait pas, alors j'ai cherché autre chose. C'est tout. J'voulais pas rester. J'ai essayé de faire des ménages, des bureaux, j'en ai fait pendant un p'tit moment, entre temps, alors j'ai travaillé à la Halle aux Vins, alors là j'suis restée 7 ans, manutentionnaire. C'était ma meilleure place. Ah, ça m'changeait, j'étais délivrée des... vous comprenez, d'la soumission qu'il faut avoir envers les patrons, vous savez, être libre quoi, ouvrière libre, c'est si bon, ça, d'être libre, c'est vrai. Ah voilà l'p'tit qui revient. Alors ce monsieur Falque ?
— Voilà, il faut aller au 22 avenue des Lys, il réclame que ce terrain est à lui, il l'a acheté 5.000.
— Ah non, mais des fois, c'est pas à lui l'terrain, c'est à moi, non alors ! Il n'a jamais été vendu depuis que je l'ai acheté. Et mettre ses chevaux... non alors. Chut, faut pas toucher hein, là t'es migon, t'es mignon. J'vais essayer de l'caresser tout de même un peu ce cheval. Comme quoi quand j'l'ai vu là, j'ai cru que c'était le diable, maintenant c'était peut-être une âme du purgatoire. Vous voudriez que je vous fasse une description du diable ? Vous savez, le diable, il y a quelques mois, je l'ai vu, je crois savoir que c'était lui, parce que j'avais demandé au Bon Dieu d'me l'montrer comment il était le diable. J'étais dans la correspondance de Neuilly, oui, la correspondance à une autre station de Paris, alors le diable, eh ben, vous savez... comment qu'j' vous dirais ça, faudrait que j'me mette debout pour vous montrer, le diable était, vous savez, petit comme ça, et il marchait. Puis, il avait ses pattes de derrière, attendez que j'vous dise, comme ça, retroussées comme ça, là, comme ça, il pouvait pas marcher et alors au lieu d'avoir un pied, n'est-ce pas comme nous, ça s'terminait en pointe. Il avait pas de pied, et alors les deux jambes étaient comme ça, identiques, il était vêtu de gris, alors les deux jambes comme ça recourbées, comme ça, il pouvait pas mettre ses jambes par terre, et puis alors il avait, heu, sur son dos, il avait un siège de chaise, sur son dos, comme ça, mais un siège, le siège sur lequel on s'asseoit. Il était collé à son dos, il ne pouvait pas défaire la chaise, il ne pouvait pas s'asseoir dessus, il pouvait avoir aucune position, aucune position, c'est à dire qu'il traînait son enfer avec lui, quoi, naturellement, et puis alors il ne pouvait donc pas s'asseoir, il ne pouvait pas marcher, il était mouvé, comme porté, vous comprenez, par la toute puissance divine du Bon Dieu qui permettait qu'il soit là, parce que j'avais d'mandé moi, de voir comment était le diable quand il apparaît à des gens. J'aurais pas dû d'mander ça... Un peu d'indiscrétion de ma part. Enfin, le Bon Jésus a exhaussé mon souhait et je vous assure qu'il était pas beau à voir. Et puis alors il m'a regardée, il m'a lancée un regard de haine, alors il est descendu à plusieurs stations plus loin parce que j'ai d'mandé au Bon Jésus d'me délivrer de cette vision, et alors après j'lai entendu penser, c'était le diable « Nous sommes légion ». Bizarre hein ? Voyez, moi ce que j'aimerais, par exemple, si j'ai une dame qui m'doit de l'ar-

Suite page 48

LES MARIOLS !

REGARDE MOI LE PETIT LOT LA !!

LES GONZESSES: RIEN A BRANLER !

J'Y FOUTRAI BIEN LA MAIN AU PANIER A LA NIASSE !!

OH ! DIT LA SAUTERELLE LES LOLOCHES PAS MAL MAIS LE CUL PAS TERRIBLE...

MOI LA GRELUCHE J'ME LA GRIMPE EN DEUX COUPS LES GROS !!!

VISE MOI UN PEU LE BOUDIN !

MOI MA GERCE ELLE MOUFTE PAS. C'EST MOI LE CHEF !!

OFFRE SPECIAL

L'HÉRÉSIARQUE VOUS PROPOSE :

– DES SOLDES EXCEPTIONNELLES
– DES REEDITIONS CELEBRES.

NOTRE CADEAU

UNE CURIOSITE
DOUBLÉE D'UN DOCUMENT !
UNE « B.D. » POLITIQUE CHINOISE
PAR TRANCHE D'ACHAT DE 50 FRANCS.

NOUVEAUTE

Un bulletin de liaison réservé à nos clients « M.H. » met gracieusement à votre service une rubrique Petites Annonces.
Joignez votre texte à votre commande.
(Pas de domiciliation à l'Hérésiarque).

		VALEUR	NOTRE PRIX
ÉRIC LOSFELD			
☐ *J.-C. FOREST*	**BARBARELLA (couverture souple)**	18,00 F	**10,00 F**
☐ *G. PEELLAERT*	**PRAVDA LA SURVIREUSE**	24,00 F	**12,00 F**
☐ *J.-M. RUFFIEUX*	**ESCALADE**	36,00 F	**15,00 F**
☐ *SERGE SAN JUAN*	**XIRIS**	45,00 F	**30,00 F**
☐ *G. NÉRY & J. POIRIER*	**MONSIEUR CYBER**	45,00 F	**30,00 F**
☐ *VERNON SULLIVAN*	**ET ON TUERA TOUS LES AFFREUX** *(TRADUIT PAR BORIS VIAN)*	60,00 F	**40,00 F**
☐ *W. KLEIN*	**FREEDOM**	45,00 F	**25,00 F**
☐ *P. BOURGEADE*	**LES IMMORTELLES**	30,00 F	**15,00 F**
☐ *D. MOOSMANN*	**BIRIBI**	36,00 F	**15,00 F**
☐ *J.-P. DE LUCOVICH*	**LA VIE EXALTANTE D'ALFRED BAUGARD**	60,00 F	**40,00 F**
WILLIAMS			
☐ *BURROUGHS - HOGARTH*	**TARZAN CHEZ LES SINGES**		**29,50 F**
LA MARGE-KESSELRING			
☐ J.C FOREST	**BARBARELLA**	60,00F	30,00F
HENRI VEYRIER (RÉÉDITIONS CÉLÈBRES)			
☐ *LOUIS FORTON*	**LA BANDE DES PIEDS NICKELES**		**45,00 F**
☐ *LOUIS FORTON*	**LES PIEDS NICKELES EN AMERIQUE**		**45,00 F**
☐ *MARTIN BRANNER*	**BICOT PRESIDENT DE CLUB**		**45,00 F**
☐ *MARTIN BRANNER*	**BICOT ET SUZY**		**45,00 F**
☐ *GUSTAVE DORE*	**LES RUSSES**		**30,00 F**
☐ **100 ANS D'AFFICHES DU CIRQUE**			**48,00 F**
☐ **100 ANS D'AFFICHES DE LA DANSE**			**48,00 F**
☐ **100 ANS D'AFFICHES DE LA MAGIE**			**48,00 F**
PHENIX			
☐ **BANDES DESSINÉES N° 30 à 35**		36,00 F	**16,00 F**
☐ **BANDES DESSINÉES N° 36 à 41**		36,00 F	**16,00 F**

BON DE COMMANDE à retourner à :
L'HÉRÉSIARQUE, 3, RUE DARIUS-MILHAUD
94440 SANTENY

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

..... CODE POSTAL

Désire recevoir le(s) ouvrage(s) coché(s) d'une croix. (Annonce à détacher ou titre(s) choisi(s) à recopier.)

Ci-joint mon règlement (+ 7,80 F de port de 1 à 5 ouvrages
+ 11,70 F de port de 6 à 10 ouvrages
+ 14,10 F de port au-delà de 10 ouvrages).

☐ Par chèque bancaire ☐ par mandat-lettre
☐ Par C.C.P. (L'HÉRÉSIARQUE, C.C.P. LA SOURCE 35 189 00 G)

(Pour les envois contre-remboursement : + 6 F pour frais supplémentaires).

le brigadier andy gang

UNE RUE DE MARSEILLE....

RICARD

AU ROI DU CAFE

FOOT-BILL

HOTEL

MMM..

TU PARS DEJA?

...AU PETIT MATIN...

RICARD

AU ROI DU CAFE

BILLARD

TV COULEUR. ICI.

AU ROI DU CAFE

FOOT-BILL

HOTEL

A BIENTÔT...

MMM...

C.M

YYAHO YAEH!

LE TRAIN PARCOURT LA PLAINE, CHARGÉ DE VIN ET DE SALADES.. MA MÈRE, MA MÈRE, JE SUIS UN EXILÉ, LAISSE-MOI M'EN RETOURNER...

RICARD

MOHAMED, 37 ANS, TRAVAILLEUR ALGÉRIEN EN FRANCE, COMMENCE SA JOURNÉE...

AU MEME MOMENT DANS UNE RIANTE CITÉ DE LA PROCHE BANLIEUE..

ARGH!

ARR

YEAR!

RRGH

LE BRIGADIER ANDY GANG SE LIVRE A SES EXERCICES MATINAUX DE CULTURE PHYSIQUE

ARGH!

LE CAFÉ EST PRÊT!

ANDY.

braisé

RIDR

CAFÉ

AVANT DE DÉJEUNER EN COMPAGNIE DE SA CHARMANTE ÉPOUSE...

TU SAIS QUE TU RESSEMBLES DE PLUS EN PLUS A JEAN MARAIS?

!

braisé

NESCA

AH!? TU CROIS... VRAIMENT?

OH! OUI!

SURTOUT QUAND IL JOUAIT...

...LE PRINCE DE HAMBOURK

?

60

CAFÉ

braisé

C.M

DIS MOI MOSCATELLI..

TOI QUI ES CINÉPHILE..

QUI EST L'ACTEUR QUI JOUE LE ROLE DU PRINCE DE HOM_ BOURG

GÉRARD... DEPARDIEU... JE CROIS.

C'EST BIEN CE QUI ME SEMBLAIT

MERCI VIEUX..

LE TRAIN MONTE LE VALLON, ALOURDI DE HENNÉ, MA MÈRE MA MÈRE, JE SUIS UN EXILÉ, LAISSE MOI M'EN RETOURNER.

RENDS MOI MON FRIC JOE!

?

RENDS LE OU JE TIRE.

T'EN FAIS PAS PAULO, JE T'ENVERRAI TA PENSION ALIMENTAIRE!

SALAUD TU L'AURAS VOULU!

PAW

C.M

PAW! PAW !

AH!..VOILA..

POLICE

ALLO... LE COM_ MISSARIAT DE POLICE?

TANGO DE LA ERVERSION

VENEZ VITE ILS SE TIRENT DESSUS.....

TANGO DE LA PERVER

EVA GINAL T

HÈ! T'ES MORT?

IL EST MORT!

ILS SONT MORTS TOUS LES DEUX!

WIIIHIN...WIIIN...

AH! VOILA LES POLICIERS.

WIIINNN...

WIIINNN...

POLICE

POLICE

POL

JE VAIS LEUR DONNER LA VALISE...

ATTENTION CHEF!

QUOI?

GROÏN

LE RATON!

QUOI?

UN RATON!

LE STICK EST PRÊT!.. ♪ TOUT L'MONDE IRA ♪

PAS ♪ UN NE SE DÉGONFLERA

FEU!!

FEU!!

PAW

PAW

QUAND JE SERAI GRAND JE SERAI MINISTRE DE L'INTERIEUR!

PONIA

PAW

C.M

AAAH!

?

UNE RUE DE MARSEILLE, AU PETIT MATIN..

WAOU ♪.. I'M LOOKING FOR A WOMAN - AN ♪ WA - WAOU ♪...

AU ROI DU CAFE

FOOT-BILL

TV

HUM

?

AHMED 31 ANS...

LE TRAIN LONGE LA RIVIERE. CHARGÉ DE VIN ET DE PAVOTS.. MA MÈRE MA MÈRE,

JE SUIS UN EXILÉ ... LAISSE MOI M'EN RETOURNER.

© TAOS AMROUCHE

RICARD

...TRAVAILLEUR ALGÉRIEN EN FRANCE, COMMENCE SA JOURNÉE...

AU MEME MOMENT...

SSCR

GLL

RC

KLO

LE BRIGADIER ANDY GANG...

CRAC

KLONG

MÉDITE!

PFF

C'ÉTAIT UNE HORRIBLE MÉPRISE! UN ACCIDENT STUPIDE!..

ET PUIS QU'EST CE QUE TU VEUX... AVEC TOUTE CETTE VIOLENCE A LA TÉLÉ...

CA!

braisé

A PROPOS QU'EST-CE QU'IL YA COMME FILM, CE SOIR, SUR LA 2?..

"MORT A VENISE"

AH! TU VOIS! ENCORE UN WESTERN SPAGHETTI!

CHANTAL MONTELLIER

60

CAFE

FIN

Patti la fille de l'ombre. Patti l'androgyne. Patti la sorcière. Patti Smith au père Lachaise, assise auprès du tombeau de Jim Morrison. Un très jeune garçon qui l'a reconnue lui fait signer un autographe.

Ou bien encore : Patti le poète, en T-shirt à la gloire du « reggae », de la musique noire, à 3 heures du matin, sur le boulevard Montparnasse, assise dans le fond de la limousine, la tête inclinée en arrière, légèrement glissée sur le côté, avec cette expression pathétique de poupée brisée...

Derrière la voix cassée, forcée ou haletante qui reprend « Gloria », « My Generation », ou chante le galop des chevaux qui envahissent la conscience, il y a toutes les images qui jalonnent une vie, exemplaire au même titre que le fut la trajectoire de Marilyn Monroe vingt ans auparavant.

Patti Smith enfant — dans une petite ville, près de Philadelphie — son père est à l'usine, sa mère serveuse de bar — à l'école elle côtoie caractériels, épileptiques, enfants de l'alcoolisme et de la misère. Elle lit la Bible ou des magazines de science-fiction. Comme toutes les petites filles, elle rêve d'être un garçon. Comment accepter d'être une fille dans un monde qui appartient aux mâles ? Comment accepter cette image de la féminité – frustration, acceptation passive de sa fonction d'objet dépendance ? d'ordinaire, on sort du conflit en ayant accepté de se conformer à cette image dont on assaiera de tirer le maximum d'avantages... Où bien avec une agressivité décuplée.

Pour Patti, le conflit ne sera jamais dépassé.

◇

« Female. Feel Male. Chaque fois que j'ai dû choisir, je choisissais le masculin ».

◇

Elle ressent confusément cette féminité comme un travesti qu'elle se refuse à endosser.

« Sentir pousser mes seins était un cauchemar. De colère je me rasai la tête et m'agenouillai devant Dieu avec des yeux de verre. Je le suppliai de me rendre à ma race barbare, la mienne. La race mâle. La race de mon choix ».

Bientôt ce sera l'entrée dans le monde du travail. L'usine. Les

cadences. La rage rentrée, la haine qui monte.

« Seize ans, l'âge de gagner sa vie. Je trouve ce boulot : vérifier les tuyaux dans une Usine de Pisse. Quarante heures et 36 dollars par semaine, mais c'est la paie en fin de mois ! Il y fait si chaud, chaud comme au Sahara. La chaleur m'empêche de penser. Mais ces putes sont trop veules pour comprendre, trop connement reconnaissantes qu'on leur ait donné ce boulot pour s'apercevoir qu'on les baise ! »

Patti en « factory girl ». Elle écoute surtout de la musique noire, découvre les Stones et Brian Jones. Le hasard, une photographie sur la couverture d'un livre lui font lire « Les Illuminations » de Rimbaud. Ce n'est pas par hasard si cette fascination l'a poursuivie pendant des années, Rimbaud, l'adolescent insolent et superbe auquel elle s'identifie. Rimbaud ou l'enfance rageuse préservée miraculeusement à l'âge adulte.

(Patti Smith sait-elle que Rimbaud écrivait, le 15 mai 1871 : « Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme, — jusqu'ici abominable — lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu ! Ses mondes d'idées diffèreront-ils des nôtres ? — Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses; nous les prendrons, nous les comprendrons » ?)

La jeune fille — Patti porte des jupes à contre-cœur. Un soir d'été derrière le bowling-alley, un garçon « aux hanches étroites »...

— et c'est l'horreur d'être enceinte, de sentir à l'abri dans sa chair un parasite indésirable qui se nourrit de sa vie même — qui lui vole son sang, sa nourriture...

Pas d'avortement. A l'époque — et d'ailleurs, la situation a-t-elle beaucoup changé depuis ? — les filles de la bourgeoisie ont plus de chances de s'en sortir. Les « factory girls » ont le choix entre les sondes sommaires posées à grands frais par un pseudo-médecin ou une voisine compatissante, et l'enfantement dans le mépris. Patti sait qu'il lui faut partir loin de cette ville, loin

des chaleurs malsaines de l'usine, loin de cette maternité refusée si elle veut assumer le choix qu'elle a fait de sa vie.

La fuite. New-York. Paris. Elle s'essaie timidement à des dessins ou des poèmes. Entre temps, voyager, faire la manche... La vie des « freaks ». Liberté et frustrations. L'illumination fulgurante d'un pressentiment avant la mort de Brian Jones. Et avant la mort de son père. Patti se voit sorcière, pythie, poète enfin.

Retour à New-York, à l'hôtel Chelsae du début des « seventies ». C'est le lieu de passage privilégié des acteurs de la scène warholienne, où l'on croise aussi, de temps à autre, Janis Joplin, William Burroughs, ou les membres du Jefferson Airplane. Avec Sam Shepard, auteur de pièces de théâtre marginales, elle écrit « Mad Dog Blues ». C'est aussi le moment où prend naissance la notion de critique « rock » considérée comme un des Beaux-Arts. On peut désormais, se projeter dans l'écriture à haute tension comme dans la musique électrique, la vivre comme une passion existentielle, en

faire le reflet privilégié de l'instant présent. Lester Bangs l'ivrogne phénoménal ira jusqu'à participer à un concert du J. Geil's Band en jouant sur scène de la machine à écrire pendant le prestation du groupe — donnant lecture, à la fin du concert, de son œuvre instantanée. Le nom de Patti Smith apparaît dans « Rock », « Creem », ou comme auteur des « lyrics » du « Blue Oyster Cult ».

Mais surtout elle commence à donner des récitations de poèmes. Un tel usage est inusité en France où on ne connaît que les sinistres bêlementsà la « club des poètes ». Aux États Unis, Ginsberg, déclamant ses poésies, a fait vibrer des milliers de spectateurs. Patti Smith retrouve cette tradition. Elle est auteur-acteur elle joue la musique des mots, hurlant des phrases heurtées, des onomatopées qu'elle dédit à Eddie Sedgwick, Marilyn ou à Marian Faithful, timide victime de la révolution « pop »; ou bien à Rimbaud, William Burroughs ou Mickey Spillane. Parfois, Lenny Kaye, le critique-musicien, l'accompagne de quelques accords de guitare... ses mots criés, psalmodiés, ont déjà le rythme, l'âme du rock n'roll.

Pendant toutes ces années a commencé de se cristalliser sur elle un mythe, celui que tout le monde attendait. Elle est l'anti-groupie, la fille-garçon. Cultivant l'ambiguité en même temps que cette image de poète du rock, elle s'est placée d'emblée au niveau de ces créatures fascinantes, les mâles qui séduisent

par leurs grâces féminines, les poupées-sex-symboles d'un nouvel âge, les Jim Morrison, les Mick Jagger.
Elle saura assumer jusqu'au bout la personnalité anti-féminine qu'elle s'est créée, mettre en scène en toute occasion le rôle poétique qu'elle s'est inventé.
Exemple : un journaliste fait une enquête sur les « jouets électriques » favoris des personnages « en vue » de la scène du rock. Tous se lancent dans d'enthousiastes descriptions d'amplis fabuleux, de systèmes vidéo, de circuits électroniques, d'engins science-fictionnesques qu'on se doit de posséder quand on est une pop-star (comme Elvis Presley se devait de posséder des cadillacs de toutes les couleurs de l'arc en ciel).
Patti Smith : pour moi, une ampoule électrique. Je la branche contre mon index, et j'observe ce qui se passe...
Tout le reste est anecdote déjà cent fois racontée : comment de rencontre en rencontre, on se hisse vers le sommet de la gloire. On est prié pour plus amples détails de se reporter aux magazines spécialisés. Ce qui compte, surtout, ce sont les images. Entre autres :
Patti avec Bob Dylan. Patti avec Lou Reed. Patti avec Ginsberg. Ses anges tutélaires.
Patti aux yeux aveugles grands ouverts, tournés vers l'intérieur.
Patti sur scène, minant les gestes d'un boxeur, jouant, hurlant la rage et la démence.
Patti poursuivant son chemin solitaire au fond de la limousine qui l'emporte dans Paris endormi.
Hantée par le galop des chevaux blancs du rêve.

Marjorie Alessandrini

RocK ā nanas. les Runaways

Le monde du rock n'roll n'a jamais été très tendre pour les nanas.

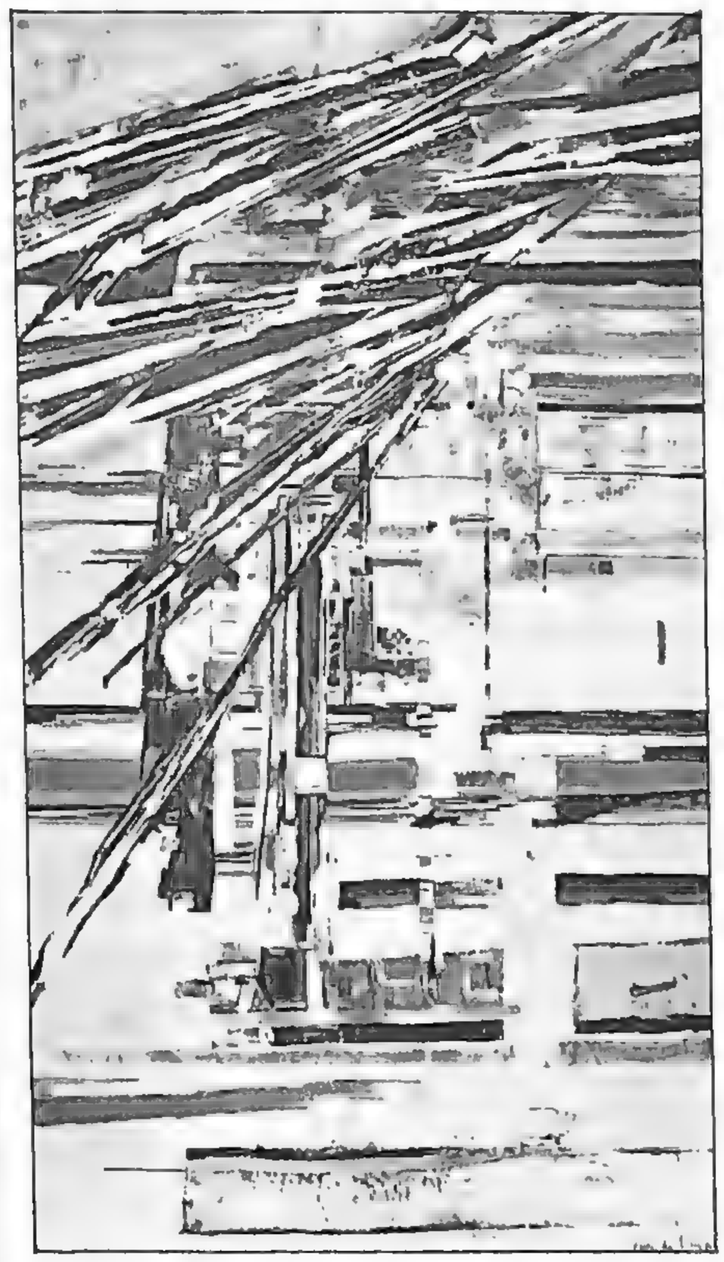
Depuis les vieux bluesmen qui proclamaient agressivement leur fierté d'être un mâle (et d'ailleurs « I'm a man », hymne à la virilité, a été repris par pas mal de rock groups), on peut même dire que le sexisme fait partie d'une tradition bien établie. A part des exceptions rarissimes, les nanas n'y sont admises que dans le rôle de groupies (et même Patti Smith n'a peut-être pas totalement échappé à cette situation presque obligatoire), ou de « chanteuse » - c'est-à-dire jamais considérées comme un musicien du groupe à part entière.
Arrivent les RUNAWAYS. Un groupe de filles. Tout de suite, c'est le choc. Rien à voir, avec la beauté suave de Cher, le charme féminin du Judy Collins, ni le côté «cheftaine» de Joan Baez, ni le genre bonne-femme rassurante de Linda Mc Cartney. Leurs visages de poupées (aucune d'entre elles n'a plus de 16 ans, paraît-il) sont posés sur des corps bien charpentés; elles ont des épaules de déménageurs, l'apparence saine, presque trop, de ces enfants américains nourris d'ice-creams et abreuvés de lait.

Ces nanas sont aussi des rock n'rollers. Elles chantent la rupture et la rebellion, le refus du destin tout tracé que promet l'oncle Sam à ses petites chéries. Elles s'intitulent les « Runaways », les gamines fugitives et sauvages qui ont répondu à l'appel de la rue, de la grande cité violente. Elles sont les « Queens of noise », les reines du bruit, les nanas « punk » qui n'ont pas froid aux yeux, qui ne craignent ni de vivre dans l'illégalité, ni les perversions, ni les bagarres. Leur musique est violente, flambante; elles hurlent, râlent, font crier leurs guitares. Elles prennent leur pied et souhaitent faire partager leur plaisir. Avec l'aide du grand méchant du rock n'roll, Kim Fowley, qui a produit leur disque, elles se sont fabriqué une image inquiétante et perverse. Mais ce qu'elles font, c'est du « good clean fun ». Il se peut qu'on ait très bientôt l'occasion de les voir à Paris. Alors, précipitez-vous, n'hésitez pas. Vous ne le regretterez pas. Vous saurez (enfin !) à quoi ressemble le rock à nanas.

Marjorie Alessandrini

VIERA DA SILVA

PEINTRE PORTUGUAIS



Je voudrais parler d'un grand peintre portugais, Vieira Da Silva, installé à Paris depuis 1928, dont la démarche s'est élaborée du figuratif au non figuratif, sur plus de vingt ans.

« La construction sur des fondements purement spirituels est une chose lente, et qui paraît au début aveugle et sans méthode. L'artiste doit éduquer non seulement son oeil mais aussi « son âme » de façon à pouvoir juger les couleurs d'après leur propre échelle, comme le musicien travaille avec les sons ».

Vieira travaille la couleur parcimonieusement, pour plus d'intensité, et si le bleu et le blanc dans son œuvre sont privilégiés, c'est que cet accord a une valeur mythique : couleurs de la Méditerranée (Le Portugal), lumière pour le blanc, bleu pour l'esprit.

Pour elle le problème sera la ligne, l'espace et le jeu des surfaces.
A cinq ans, dans une salle située au bout de la jetée d'Hastings elle assiste, et cela pour elle sera inoubliable (puisqu'elle en a reparlé lors de l'émission télévisée de Daniel Lecombe, émission programmée le lundi), à une représentation du SONGE D'UNE NUIT D'ETE, découvre les sortilèges ambigus du théâtre, avec le cube scénique réel et ses croisements imaginaires. Projetez-vous l'image d'une jetée avec des hauteurs d'immeubles et un théâtre en bout, leurs lignes de force et leurs perspectives, et vous verrez les bases de sa construction. Pour elle « le monde est exactement ce théâtre permanent qui se déroule devant nous et en nous, que la flexibilité nouvelle de la peinture est justement capable de suggérer en conjuguant les surprises actives de la vision et les traces accumulées de la mémoire ».

Son imaginaire se déploie plus volontiers à partir de la ville; j'en prendrai pour exemple ARMATURE (1973). Tout de suite, face à la toile, on reçoit la pénétration des rayons lumineux et, en même temps, on est dans l'échafaudage, complètement envahi par ce foisonnement de tubes métalliques, cherchant la lumière dans des rectangles ourlés d'acier.

En 1959, elle travaille aux gravures destinées à L'INCLEMENCE LOINTAINE de René Char, qui préfacera le catalogue de son exposition en ces termes :
Vieira Da Silva tient serré dans sa main, parmi tant de mains ballantes, sans fermeté dans leur lacis, sans besoin, quelque chose qui est à la fois lumière d'un sol et promesse d'une graine. Son sens du labyrinthe, sa magie des arêtes, invitent aussi bien à un retour aux montagnes gardiennes qu'à un agrandissement en ordre de la ville, siège du pouvoir.

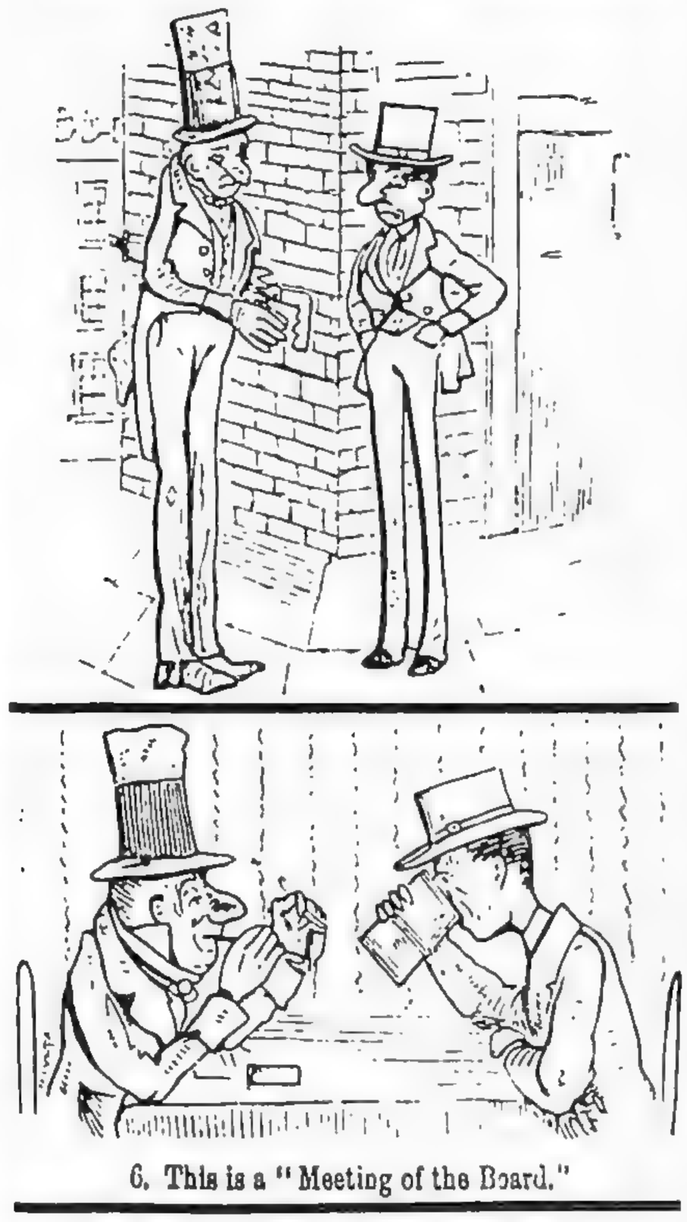
Car dans ce dédale de perspective c'est d'un chemin dont il est question. JE NE SAURAIS TROP VOUS POUSSER A ALLER VOIR CES TABLEAUX, où l'on se perd avec ardeur.

Hélène Rosenberg

MARIE DUVAL

IL Y EN AVAIT DEJA!

HISTOIRE DE LA B.D. FEMININE

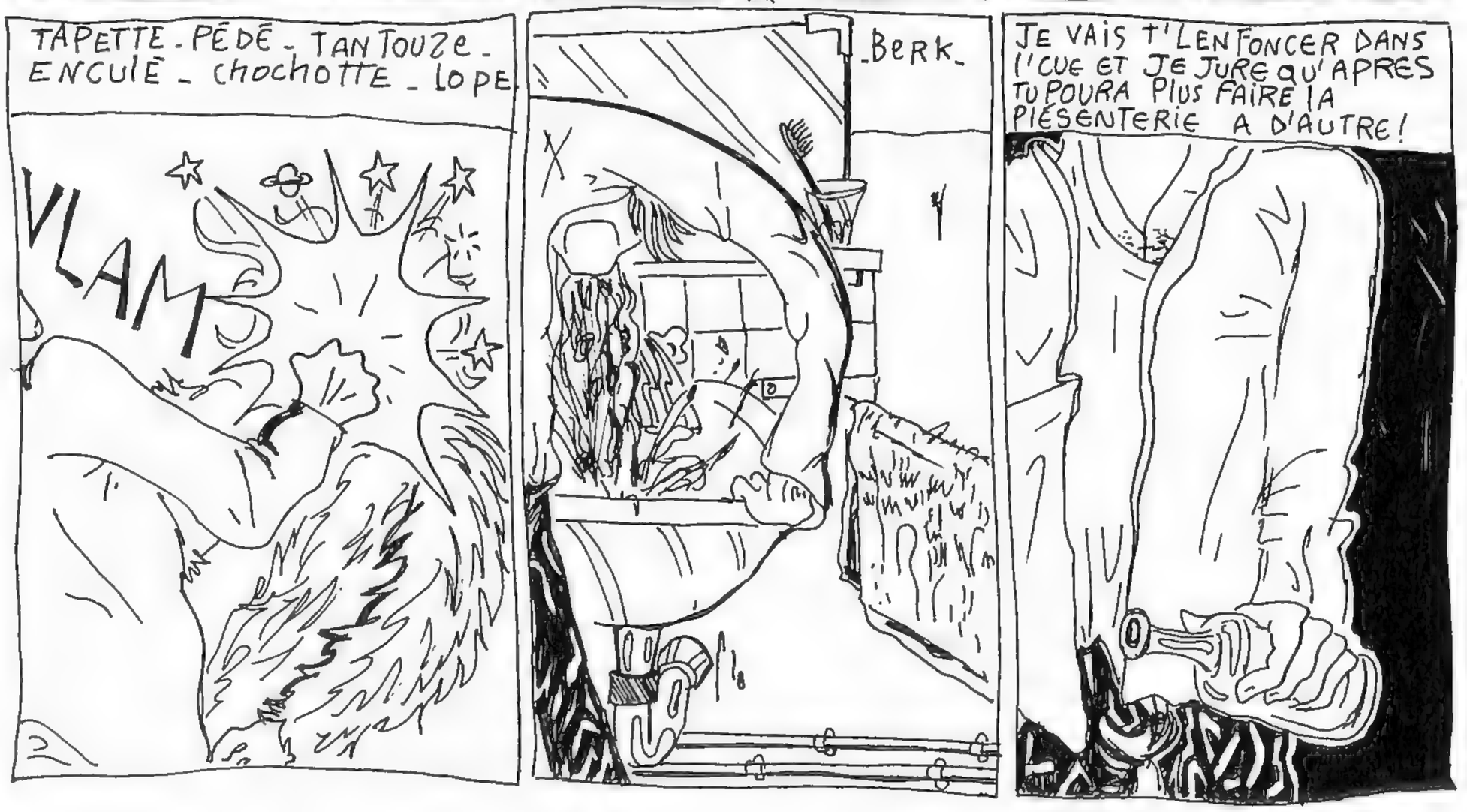


6. This is a "Meeting of the Board."

La première femme qui ait travaillé dans la bande dessinée fut une Française, Isabelle Emilie de Tessier, devenue Mrs Charles Henry Ross par son mariage avec un caricaturiste anglais. En août 1867 — elle avait 17 ans — elle participait comme encreuse à la création d'une des premières B.D. ou plus exactement histoires en images à personnages permanents et parution régulière, « ALLY SLOPER », imaginée par son mari et publiée par le magazine « judy ». C.H. Ross en fit, très vite, de moins en moins — il faut dire qu'il était devenu rédacteur en chef de « judy » — et Isabelle Emilie, sous le pseudonyme de Marie Duval, réalisa bientôt entièrement « Ally Sloper » et ce pendant plusieurs années (dix-sept ?). Ally et son complice Iky Mo sont deux sympathiques bons à rien, vivant d'expédients douteux, précurseurs des « Pieds-Nickelés » avec quarante et un ans d'avance, mais surtout descendants de Robert Macaire. Ils parurent jusqu'en 1949.

P.Couperie

olivia clavel et électric clito présente:



LAISSONS CETTE PÉNIBLE AFAIRE ET DESCENDONS PRENDRE UN VERRE AU TABAC

FIGURE TOI QUE JE SUIS AMOUREUSE

hé C'EST DE LA VODKA

BLANCHE TOMBE AMOUREUSE DE TOUS LES MECS DANS LA RUE MAIS CELUI LA C'EST SERRIEUX...

SALUT BLANCHE

beau Gosse

WOW!

holchérie C'EST MAINTENANT QUE JE T'AIME! C'EST MAINTENANT QUE JE TE VEUX

B:

QUELQUES METRES PLUS loIN A l' hoTEL

QUAND JE SERAIS PLUS RICHE NOUS PARTIRONS loIN D'ICI

NOUS IRONS DANS UN PAYS OU les TRANSEXUELS PEUVENT SE MARIER ET PEUTÊTRE AURONS NOUS DES ENFANTS

HAN!HAN!

M..M.H.

comme JE SUIS HEUREUSE SIGHT

MAIS le lENDEMAIN MATIN ELLE SE RETROUVE SEUL DANS LA CHAMBRE

NON! CE N'EST PAS Possible!

ô DIEU Y et pardonne moi

PAUVRE BLANCHE ELLE EST MORTE D'AMOUR

TACHE de Pleur

SOMNIFÈRE

il NE RESTE PLUS QUE les phRASES QU'ÉPARPILLE lA FOULE.

l'ALIENATION EST PARTOUT

hé hé

hoi baby VOUS ETE SI VICIEUSE

JE PENSE A DES TAS DE choses eT CES choses NE SONT PAS NETTE DANS MON ESPRIT

UNE HISTOIRE TRES PERSONNELLE DES COMICS UNDERGROUND PAR TRINA ROBBINS

Petite fille, j'avais une idée bien précise des artistes grâce à mes lectures des bandes dessinées. Un artiste portait blouse et béret et vivait dans un galetas de Paris, brandissant une palette et peignant des toiles posées sur un chevalet. Ma vocation d'artiste ne fit que grandir avec l'âge. Pas le moindre doute là-dessus. Bizarrement, je n'avais jamais rêvé de dessiner des comics. J'étais tellement certaine de finir dans mon galetas parisien que j'ai appris le Français pour me préparer à mon arrivée là-bas.

Le temps passa. J'eus treize ans et ma mère parla de donner ma collection de comics. D'ailleurs je n'étais plus une enfant. Privée de mes bandes dessinées, je me branchai sur la science-fiction, réussis à sortir du collège et commençai mes études à l'école artistique Cooper, celle qu'ils appellent « La Meilleure de l'Est ».

Quelque chose de vraiment drôle m'arriva chez Cooper. J'étais là, dessinant de Vrais Trucs sur du papier, alors que tout le monde faisait de grandes œuvres abstraites à l'huile sur des toiles géantes. Grands dieux, si c'était de l'Art, alors je n'étais pas une artiste après tout ! J'en passai les dix années suivantes avec une très basse opinion sur moi-même. Je n'étais pas une artiste. Je dessinais juste des petits trucs rigolos sur du papier, ce qui, évidemment, ne comptait pas.

Du coup, juste avant l'Été des Fleurs et de l'Amour, je me remis à dévorer des comics, et des Marvel Comics cette fois. Les piles de comics que j'avais donné à treize ans inondaient mon cerveau d'idées. Peut-être que je ne serai jamais une artiste, mais je pourrai dessiner des Comics ! C'est ainsi que, n'ayant jamais entendu les noms de Crumb ou de « Zap », je commençai à dessiner ce qui allait devenir des Comics Underground.

En 1966, j'allais habiter dans le Lower Easy Side, à New York et je pris part à l'East Village Over, l'un des premiers journaux underground. A cette époque, j'étais si retournée à l'idée d'être publiée que je n'aurais jamais eu l'idée de me faire payer. En février 67, je vais à San Francisco. Des amis m'attendaient à l'aéroport avec un exemplaire de « ZAP N° 1 ». Ça me tua.

Pour une raison ou pour une autre, bien que tous les dessinateurs underground aient travaillé pour des journaux, aucun d'entre nous n'avait jamais pensé que nous pourrions réunir nos bandes en « Livre ».

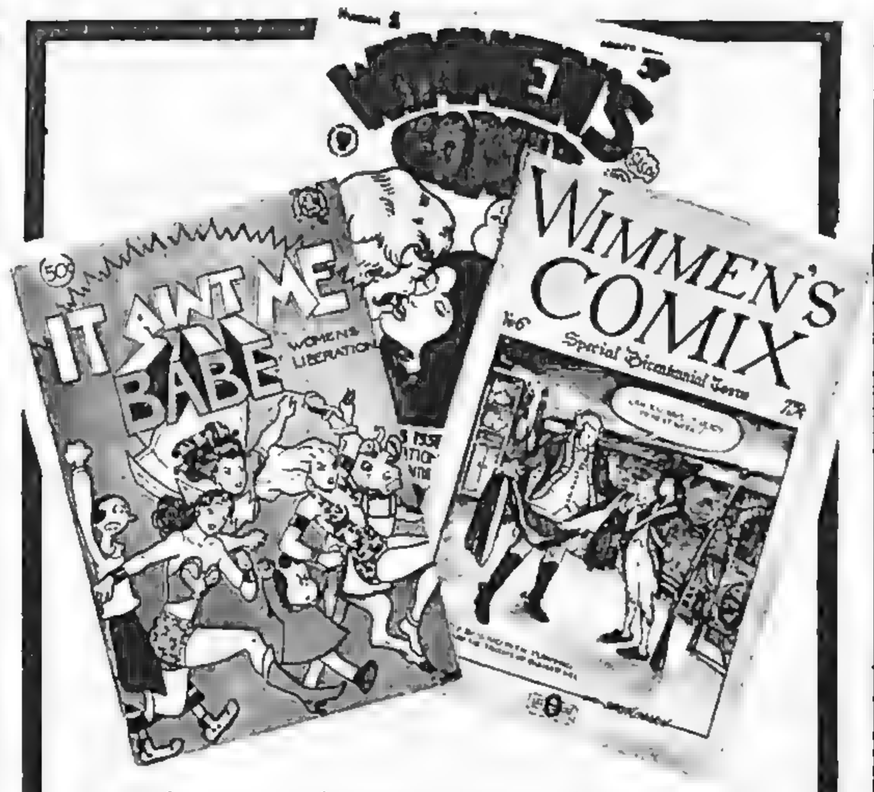
Ça me semble le bon moment pour embrayer sur Crumb, le grand-père des Comics Underground. On croit généralement et à tort qu'il dessina les tous premiers trucs underground. En réalité, au moins six d'entre nous eurent cette idée au

même moment au milieu des années soixante (des gens comme Spain, Kim Deitch, Artie Speigelman, Jay Lynch, Skip Williamson et Gilbert Shelton), ils ne se connaissaient pas. Crumb peut, par contre, être tenu pour responsable du premier Livre de comics underground, Dieu l'aie en sa sainte garde pour ça.

C'était l'âge de pierre des comics underground. Le plus professionnel de tous fut encore Vaughn Bode qui partit à New York en 1968 et y fonda les Gothic Blimp Works, le premier comics quotidien à trois couleurs faites à la main. Il s'avéra que je pouvais faire de sacrément bonnes couleurs, et je découvris le spectre étonnant que l'on peut produire avec juste trois couleurs. Un an plus tard, il y eut une migration digne des Lemmings, et les cinq-sixièmes des dessinateurs new-yorkais, y compris votre servante, se retrouvèrent en Californie. Ce que je ne parviens toujours pas à m'expliquer. Peut-être avions-nous senti que le cœur de la création des nouveaux comics était à San Francisco, ce en quoi nous avions raison.

Avec le début des années soixante-dix dans une nouvelle ville, il m'arriva une bonne chose pour ma carrière. Je découvris la compétition.

Laissez-moi vous expliquer que j'avais benoitement plané à travers la scène hippie des années soixante avec cette impression que tous les gens étaient frères et/ou sœurs. Dans cet état d'esprit, je m'attendais à être accueillie à bras ouverts par mes collègues dessinateurs. Il n'en fut rien. En fait, je fus ignorée. Quand ils devaient me présenter à quelqu'un, les dessinateurs me définissaient par rapport à l'homme avec qui je vivais, n'importe quoi d'autre, sauf admettre que j'étais dessinatrice. Ma première réaction fut de croire que je n'étais pas assez bonne, mais il était impossible de ne pas remarquer la pauvre qualité du travail de certains des types reconnus. Je savais que j'étais meilleure qu'eux. Etait-ce, s'exclama la féministe en moi, parce que j'étais une femme, sinon la seule femme de tout l'underground ? Serait-il possible, me souffla mon égo, qu'ils sachent



quelque chose que j'ignorais encore ? Que j'avais le potentiel de devenir une sérieuse menace pour eux ? Parfait ! Je n'allais pas abandonner parce qu'un petit groupe de dessinateurs mâles ne voulait pas de moi dans les environs, aussi je décidai de travailler si dur et de m'améliorer si radicalement que j'en deviendrais une très sérieuse concurrente. J'y travaille encore. Et ça vient.

Il y avait des moyens de publier en dehors des autres dessinateurs. L'un d'entre eux s'appellait « It Ain't Me Babe » (« C'est pas moi, Chérie », titre d'une chanson de Bob Dylan, N.D.T.). C'était le premier recueil de comics entièrement féminin qui, à mon avis, confirmait ce que les dessinateurs mâles didaient que les femmes n'étaient pas de bons artistes. Je me jurai de ne plus retomber dans les comics-faits femmes. Deux ans passèrent, et je me consolai en sortant mon propre recueil, « Girl Fight Comics ». Pendant ce temps-là, Ron Turner, éditeur de « Last Gasp Comics » creusait l'idée d'un comics entièrement féminin, et il confia la responsabilité d'une série de ce genre à Patty Moodian. Ce furent les « Wimmen's Comix ». Les premiers numéros furent aussi mauvais que « Babe », mais le journal grandit et s'améliora, me redonnant suffisamment confiance pour me parjurer et co-éditer « Wimmen's N° 5 ».

Pendant ce temps-là, les comics underground tels que nous les connaissions moururent d'une mort bien méritée, pour cause de surabondance dans les kiosques, de malformation dans la distribution et d'une trop forte absorption de sexe et de violence. « Wimmen's Comix » fut des rares survivants. Le collectif « Wimmen's Comix » sortira prochainement son septième numéro, ce qui nous fera atteindre le même nombre de parutions que « Zap », le plus réputé de tout l'underground. Je ne crois pas qu'aucun autre titre underground se soit imposé sur sept numéros, en aussi peu de temps.

Au fil des années les femmes ont également bien plus amélioré leur style que les dessinateurs mâles. Peut-être parce qu'elles ne se sont pas laissées bercer par le faux sentiment de sécurité que provoque la reconnaissance facile et immédiate. Je ne veux plus me définir comme une dessinatrice underground ; l'underground ne représente plus les choses que je soutiens, s'il l'a jamais fait. Une nouvelle forme de comics se doit d'apparaître, qui combinerait les hauts standards professionnels des comics commerciaux et le potentiel intellectuel élevé des underground.

De fait, mon conseil aux aspirants dessinateurs est « Laissez tomber, à moins que vous n'ayez envie de passer les cinq ou dix prochaines années à dessiner pour peu ou pas d'argent, et à moins que vous ne veuillez VRAIMENT devenir dessinateur, pas parce que ça fait bien, mais parce que vous ne pouvez pas vous imaginer faisant autre chose. Comme moi.

j'étais une LOPE à PEDES

OH, CHOU ! METTONS NOS T-SHIRTS ARGENT À PAILLETTES ET ALLONS EN SUER UNE AU STUD ! OOH, C'EST SI DÉCADENT !

OH, RICK, MON AMOUR, QUAND POURRAI-JE TE DÉCLARER MA PASSION DÉSESPÉRÉE ?

JE M'EN SOUVIENS SI BIEN ! J'ALLAIS À L'ÉCOLE À BERKELEY, MA MEILLEURE AMIE S'APPELAIT **HELEN** ...

C'EST LE FAMEUX **LARRY** DONT JE T'AVAIS PARLÉ ! C'EST UN DIPLÔMÉ EN MUSIQUE...

HISTOIRE DE LOLA BENNET
DESSIN DE TRINA.

NOUS TRAINIONS TOUS LES TROIS SUR LE CAMPUS, BUVANT DES JUS DE FRUITS ET NOUS RACONTANT DES HORREURS. ÉTAIS-JE **NAÏVE** LES GARS !

T'AS-VU "TRASH" ? OOH, HOLLY WOODLAWN EST TROP DIVINE !

QUOI !! CETTE PÉDALE ?

SEIGNEUR, LOLA CE QUE TU ÉS COLLANTE !

LARRY, REVIENS ! LAR - OH, LOLA REGARDE TON ŒUVRE !

QU'AI-JE FAIT ?

ESPÈCE DE CRUCHE !

TU NE SAIS PAS QUE LARRY EST HOMO ?

HOMO ?!

J'AVAIS L'AIR FINE ! MAIS JE REVIS LARRY...

PETITE, TU ES INNOCENTE ! POURQUOI NE SORS-TU PAS AVEC HELEN ET MOI DANS LES BOITES HOMO ?

CENT BALLES ?

OH ZUT, TU DOIS ME HAÏR !

D'UN COUP MA VIE CHANGEA ! LARRY ET HELEN M'INTRODUISIRENT DANS LE MONDE PAILLETÉ DE LA **BISEXUALITÉ** ! LES FRINGUES OUTRAGEUSES ! LES HOMMES MAGNIFIQUES ! DAVID BOWIE !

ET LE MEILLEUR — ILS NE NOUS DEMANDAIENT JAMAIS DE LES **BAISER** !

LOLA, DOUDOU, C'EST RICK ! NOUS SOMMES FIANCÉS ! SEIGNEUR, FASTUEUX, NON ?

R-RICK ! S-SALUT...

AUPARAVANT JE N'AVAIS JAMAIS RESSENTI CELA POUR AUCUN HOMME ! JE NE POUVAIS PLUS ME RETENIR...

COCKETTES

...C'ÉTAIT **L'AMOUR**...

APRÈS CA, TOUT CHANGEA ! DIEU SAIT QUE J'AI ESSAYÉ !

DÉSOLÉE LARRY ! JE... JE N'AI PLUS ENVIE...

OH CHÉRIE, TU NE VAS PAS METTRE CE VIEUX SAC ? JÉSUS, TU AS L'AIR D'UN BOUDIN !

ET PUIS BRUCE, L'AMI DE LARRY, NOUS PRÊTA LES CLEFS DE SA MAISON DE SAUSALITO POUR LE WEEK-END ! J'ÉTAIS EXCITÉE ! J'AI DIT À MES VIEUX QUE J'ALLAIS PASSER LE WEEK-END CHEZ HELEN (ET ELLE A DIT LA MÊME CHOSE À SES VIEUX !)

IF HAPPY LITTLE BLUEBIRDS FLY BEYOND THE RAINBOW WHY OH WHY CAN'T I ?

LE COUCHER...

RICK ET MOI DORMIRONS ICI !

ELLE DORT... JÉSUS, QUELLE VACHE ! LOLA CHÉRIE, PRENDS L'AUTRE DIVAN...

JE N'OUBLIERAI JAMAIS CETTE NUIT...

UNG, GLORP. SUCE ÇA ! SNORK.

OH, SANGLOTS RICK, MON AMOUR...

C'ÉTAIT LA FIN DU MONDE...

POURQUOI LES OISEAUX CONTINUENT-ILS À CHANTER ? LES ÉTOILES À BRILLER ? NE SAVENT-ILS PAS QUE LE MONDE S'ARRÊTE QUAND ON PERD SON AMOUR !

MES PARENTS ÉTAIENT CONCERNÉS ..

HUM, TA MÈRE ET MOI NOUS DEMANDIONS SI TU VOUDRAIS NOUS ACCOMPAGNER À LA RÉUNION DES TÉMOINS DE JÉHOVAH...

CHÉRIE... TU N'AS PAS TOUCHER À TES CORNFLAKES ! VEUX-TU QUE JE TE PRÉPARE UN AUTRE BOL D'INSTANTANÉ ?

CE LUNDI-LÀ, SUR TELEGRAPH AVENUE...

HEY, LOLA, JE VEUX TE PRÉSENTER QUELQU'UN !

VALIUMS AMPHÉS...

... C'ÉTAIT LUI !

LOLA, C'EST DAVID ! IL JOUE DE LA GUITARE ET DU MÉTIER A TISSER !

QUEL EST TON SIGNE ?

CENT BALLES !

C'ÉTAIT **L'AMOUR** ! DAVID ET MOI SOMMES PARTIS À LA CAMPAGNE POUR NOUS METTRE **ENSEMBLE**. MAINTENANT, DEUX ANS APRÈS, JE REVOIS MA JEUNESSE AVEC PITIÉ ! J'AI DÉCOUVERT LES JOIES DE **L'ACCOUCHEMENT** SUR LA TABLE DE LA **COISINE** ET DE SE RELEVER POUR FAIRE CUIRE NOTRE PAIN ! J'AI DÉCOUVERT LE **RIZ** COMPLET ET LA **COMPOTE** ! ET CHAQUE MOIS, LORSQUE JE DÉPOSE MON **CHÈQUE D'ALLOCATIONS** DANS LA RUDE MAIN MASCULINE DE DAVID, JE SAIS QUE J'AI EU RAISON, QUE J'AI CHOISI UN HOMME, UN VRAI !

FIN

©1974 TRINA

Le Poisson Rouge

Arlette Stroumza

Après tout, ce sera une compagnie ! C'est ce qu'elle s'était dit lorsque cette drôle de fille blonde lui avait offert un poisson rouge. Un tout petit poisson rouge dans son bocal.

Un samedi matin, quand on attend un livreur morose, et qu'en ouvrant la porte on se cogne au sourire d'une fille blonde qui vous tend un bocal, rond, lisse, où nage un poisson rouge, on peut le prendre plutôt bien ; et l'accepter, sans chercher à comprendre à quel bizarre tirage au sort on a gagné ce drole de lot ! Non ?

— Vous verrez, avait dit la fille blonde, il n'est pas embêtant; vous n'aurez pas besoin de la sortir, et puis, il a de beaux yeux...

— C'est vrai qu'il regarde, ce poisson. Il regarde partout.

Quand j'étais petite, je voulais toujours un petit frère, ou même une petite soeur. Mais ma mère me disait qu'il fallait être deux pour ça, qu'il fallait un homme à la maison, et qu'elle n'en voulait pas; que tous ceux qu'elle avait connus étaient mauvais, qu'ils l'avaient étouffée, qu'ils lui faisaient un gros ventre et qu'ils s'en allaient. Je ne comprenais pas très bien ce qu'elle voulait dire, mais j'avais admis que je n'aurais pas de petit frère. Par moments, le bocal devient comme un ventre, et le poisson s'enfle. On dirait une boule de cristal, en verre de loupe. Le poisson le remplit tout à fait.

De mon lit je le vois très bien : il est sur un petit mur de séparation, à mi hauteur entre ma chambre et le salon; c'est mieux pour lui : il a une vue panoramique.

Je me demande si de l'intérieur du bocal il voit aussi les choses gonfler. Si c'est vrai , ce poisson va devenir fou. Il ne peut pas savoir ce que c'est qu'une loupe. Ça doit être très angoissant pour lui.

Il tourne sans arrêt, seul. Il me fait penser à moi dans l'appartement, errant d'une pièce à l'autre, seule. Le monde entier comme un aquarium vide ou de petits hommes s'agitent, et se regardent, à travers des vitres déformantes.

Au bureau, par exemple, quand le chef de service passe, il nous regarde a travers le mur vitré a mi hauteur. Il peut nous surveiller. S'il était plus petit, on ne verrait que sa tête, dépassant du mur. Parfois, pour me distraire, j'imagine que c'est lui qui est dedans, et nous, penchées sur nos machines, nous relevons la tête et nous le regardons passer, comme un animal qui tournerait dans sa cage, sans rien avoir d'autre à faire que de tourner. Je l'ai dit à mes collègues. Elles n'ont pas trouvé ça amusant. Elles ont dit que « j'en avais vraiment des drôles d'idées », et elles ont recommencé à parler entre elles, de leur famille, de leurs vacances, de la chambre des enfants qu'il fallait reprendre parce que le petit dernier avait dessiné sur le mur, et de plein d'autres choses comme ça....

Evidemment, elles n'ont pas la chance que j'ai. Chez moi, personne ne salit rien, ne dérange rien, puisque je vis seule.

Et ce n'est pas ce petit poisson qui va y changer quoi que ce soit, heureusement. D'ailleurs, maman me l'a toujours dit, les enfants, ça complique tout. Il faut se sacrifier pour eux, et ils ne vous en ont même pas de reconnaissance plus tard.

Mais pour le poisson elle ne dira

surement rien, ce n'est pas la même chose.
En tous cas, depuis qu'il est là, j'ai bien plus envie de rentrer chez moi, le soir après le bureau. Je ne traîne plus du tout à écouter les histoires de mes collègues. Si je me donne du mal, si je lui consacre assez de temps, J'arriverai sûrement à l'apprivoiser. Il pourrait faire un petit bond en entendant le bruit de la clé dans la serrure, par exemple. Je pourrais lui apprendre à parler... enfin. Je me comprends : sauter une fois pour dire oui, deux fois pour dire non, des choses comme ça, quoi....
Il a l'air en bonne santé, il mange bien, mais c'est fou ce qu'il peut salir son eau ! Il y a quand même une chose qui m'intrigue : il ne dort pas ! ça fait trois jours qu'il est là, et je n'ai pas encore réussi à le voir dormir. Pourtant, je me suis réveillée plusieurs fois la nuit, je suis allée tout près du bocal, sans faire de bruit.

Chaque fois, il était là, qui me regardait, et qui se retournait. Dans le noir, je l'entends sauter, je l'entends même respirer, quand il monte à la surface. Il faudra que j'essaye de dormir avec la lumière allumée, comme ça, je n'aurai qu'à ouvrir les yeux pour voir s'il dort. Je finirai par y arriver, il est comme tout le monde, il dort sûrement ce poisson.

Ce qui me prouve que maman a raison, c'est qu'il ne fait pas le moindre effort. Par exemple : je lui ai donné un nom. Oh ! rien d'extraordinaire, un petit nom de rien du tout : Jacques.
Je ne sais pas combien d'heures j'ai passées près de lui, à lui parler en l'appelant par son nom. Je lui disais : « Jacques tourne dans son bocal » ou « Jacques doit avoir faim » ou « Bonjour ! Jacques » et d'autres choses simples comme celles-la. Puis je lui tournais le dos et j'appelais : « Jacques ! » en me retournant vers lui.Eh bien, rien. Il continuait à tourner, comme si je n'avais rien dit. C'est agaçant à la fin !.

Hier soir, je ne lui ai rien donné à manger. J'en ai assez de son indifférence. S'il a vraiment faim, peut-être qu'il aura plaisir à me voir arriver. Peut-être qu'il fera un petit saut, pour me montrer qu'il est content.

Aujourd'hui, je ne suis même pas allée au bureau. Je voulais qu'il sente que j'étais là. Je l'ai regardé presque toute la journée.A midi, je me suis fait un plateau, et j'ai déjeuné devant lui. Ça fait maintenant deux jours qu'il n'a rien mangé. Il fait toujours l'indifférent, mais lorsqu'il me croise, son regard est méchant. J'ai téléphoné au bureau, et j'ai dit que j'avais quelqu'un de malade chez moi, que je devais m'en occuper. Le chef de bureau a été très étonné, je l'ai bien senti. Mais il n'a rien osé dire. Ma vie privée ne le regarde pas, après tout. C'est comme ma concierge ; en remontant à la maison, hier, je l'ai croisée dans l'escalier. Je n'y ai pas fait attention parce que je répétais ce que j'allais dire à Jacques, et avec le ton. On ne peut pas impressionner, ou être sévère, ou assurer qu'on ne plaisante plus, si on n'y mets pas le ton. Alors, je disais : « Jacques, ça ne peut plus durer comme ça. J'ai assez supporté tes caprices, ton ingratitude. Ma patience est à bout ». Je cherchais les mots qui lui feraient le plus d'effet, quoi ! Evidemment, madame Bottu a cru que je parlais toute seule. Elle s'est mise à marmonner dans son coin, sur les gens qui perdaient la tête ! Quelle idiote !

J'ai prévenu Jacques. Je lui ai dit que s'il s'entêtait dans cette attitude, s'il ne faisait pas un effort pour être gentil, pour me remercier de tout ce que je faisais pour lui, demain j'irais le jeter dans le fleuve ! Qu'il se ferait dévorer par les gros poissons, déchiqueter par les hélices des bateaux, et qu'il mourrait !

Je lui ai dit tout ça, et il a ri ! Sa grande gueule ouverte, il a ri. Il n'arrête pas de s'enfler, ce soir. Depuis qu'il a ri, il y a des bulles qui remontent à la surface de son eau, sans arrêt. J'ai bien compris qu'il essayait de s'enfuir. Je suis dans mon lit et je le vois pousser de toute ses forces sur les parois en verre de loupe de son bocal. Mais il ne partira pas. Ah non, alors ! ce serait trop facile !

J'ai du m'assoupir. C'est ce bruit de verre brisé qui m'a réveillée. L'eau du bocal éclaté coule le long du mur. Mais ou est il ? Où ? Il est là, dans un coin de la chambre. Il y a déjà assez d'eau par terre pour qu'il soit submergé.

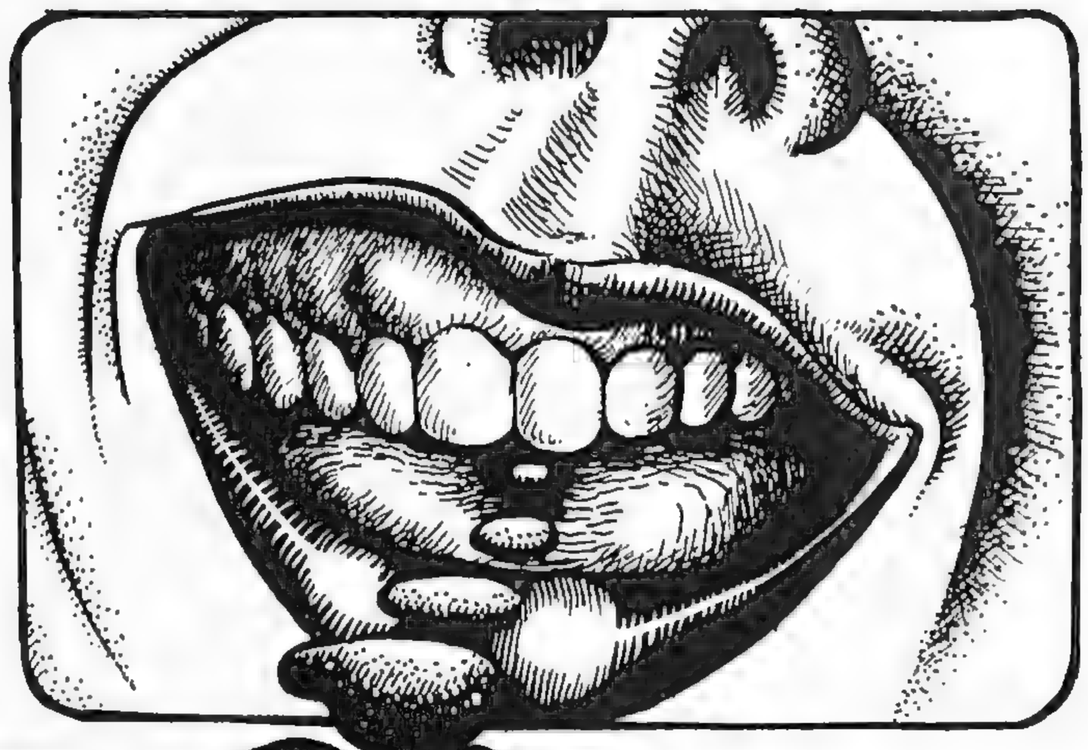
Je n'ose pas bouger de mon lit : l'eau monte. Le poisson est toujours dans son coin. Il y a un bruit de robinet qui fuit, du coté du mur. L'eau peut monter. Je n'ai pas peur. Je sais nager moi aussi. Mon lit est comme une ile deserte. Entourée de poissons.

Dès que l'eau m'eut atteinte, elle s'est mise à grouiller de poissons, hurlant de rire. Le bruit qu'ils font est comme un monde entier de bêtes sauvages, dont l'unique occupation serait de se déchiqueter les unes les autres, de se mordre à gueules grandes-ouvertes, à dents de requins. Ou comme un grouillement de vermines cassantes, bruissantes, aveugles, et se cognant les unes contre les autres. Ou comme les rires de tous les diables de l'enfer qui nous regarderaient avec des yeux de poissons.
Des milliers de geules de poissons, ouvertes. Des milliers d'yeux morts. Ils me frôlent maintenant. Ils sont froids, bien plus froid que l'eau, qui est douce, qui me caresse. C'est lui, lui que j'aimais tant, toujours tapi dans son coin, riant plus fort que les autres, qui les vomit sans cesse, sans cesser de rire.
Le bruit me remplit le ventre, me casse, et je me mets à rire moi aussi, avec eux, à rire, à rire, à rire.....
Je ne peux pas m'arrêter de rire...., mais quand l'eau m'arrive à la bouche, l'eau qui a tout dévoré, qui dévorera aussi mes poissons, l'eau où je flotte, moi, maintenant, le plus gros des poissons....

Oh! vous savez, on ne la regrettera pas. Elle était fière, cette femme là.
— Elle est morte comment ?
demanda une jeune fille blonde qui passait par là
— Ça, on ne sait pas. La police a emmené le corps, et a dit comme ça que c'était bizarre, qu'elle avait de l'eau plein les poumons.
— Elle vivait seule ?
— Oui. Depuis quelque temps, elle avait un poisson rouge! Quelle idée ! Mais elle avait du s'en débarrasser, on ne l'a pas retrouvé dans l'appartement.

A quelques pas de là, un samedi matin, une fille blonde sonna à une porte en souriant. Elle avait en mains un petit paquet rond ◆

ZZZ



CLAP BIIS
CLAP
BIS CLAP
CLAP

CLAP CLAP

SMUK

SNIFF

LACHE SES MOLLETS ELLE M'APPARTIENT

RAT-TAT TAT

VIENS POUPÉE JE TE VEUX

MMMMM

OOOHHH NONNN...
OOOHHH OUIII...

TUMP

DRIN DRIN DRIN

DRINC

PLOK

CE N'ÉTAIT QU'UN RÊVE !

DÉJÀ UNE HEURE...

CHERS FILS, JE VOUS EN PRIE NE BLASPHÉMEZ PAS !

JE VIENS... JE VIENS...

SALUT M'MAN

C'EST UNE HEURE POUR RENTRER ?

QUE DIRAIENT LES GENS S'ILS TE VOYAIENT RENTRER À UNE HEURE PAREILLE ? AS-TU PENSÉ À TA MÈRE ? À L'HONNEUR DE TA FAMILLE ?

OÙ ÉTAIS-TU ? QUELLES SALETÉS AS-TU INVENTÉES AVEC TES AMIS LES CONTESTATAIRES ?

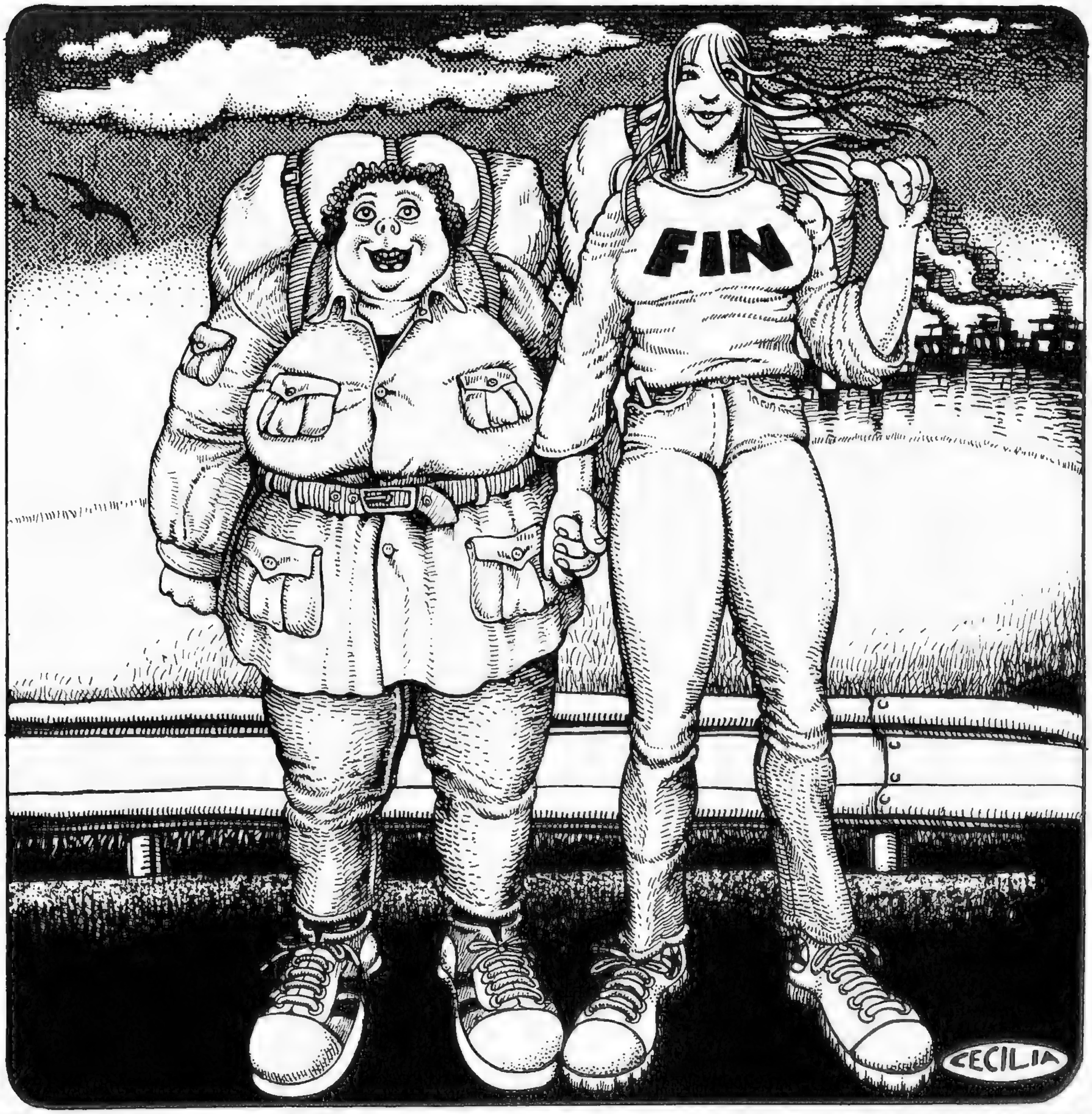
SALETÉ Nº 1, JE SUIS ALLÉE AVEC MES CONTESTATAIRES D'AMIS À LA BIBLIOTHÈQUE POUR UNE RECHERCHE SUR LE TIERS MONDE. SALETÉ Nº 2, JE SUIS ALLÉE AVEC MES CONTESTATAIRES D'AMIS À UNE MANIF CONTRE LES BIDONVILLES.

SALETÉ Nº3, J'AI EU UN SUPER-ORGASME AVEC MON AMI

SALETÉ Nº4 JE SUIS ALLÉE À UNE RÉUNION FÉMINISTE

SALETÉ Nº 5 NOUS SOMMES ALLÉS JOUER ET CHANTER À LA CAMPAGNE.

ET DEMAIN JE
PARS FAIRE UN TOUR
D'EUROPE EN AUTOSTOP.


FIN
CECILIA

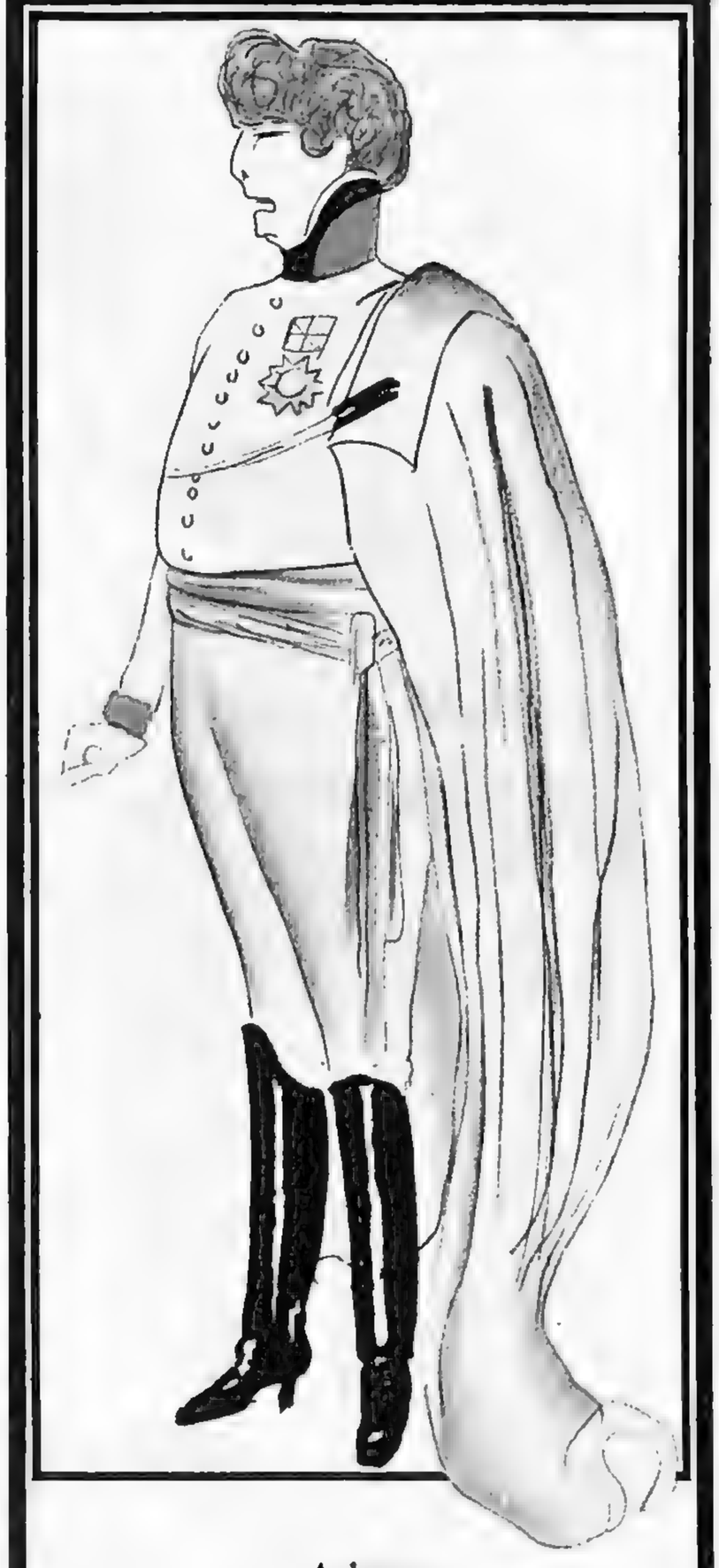
THEATRE

Avignon : quatre vingt mille habitants de la mi-août à la mi-juillet, plus cent mille touristes et assimilés en circuit culturel de la mi-juillet à la mi-août.

Pour un mois, Avignon change : la carte postale reflétée par « l'œillomatic » d'un éternel promeneur du dimanche, prend peu à peu une teinte bigarrée, la teinte trouble d'un stand de marché aux puces. Ne parlons pas des tracts et des affiches qui recouvrent la ville avec une inutilité indécente. On trouve encore des petits cafés où les habitués, vissés aux sièges depuis des années, des siècles peut-être constatent placidement que leur lieu favori de villégiature vient de se transformer, d'un seul coup d'un seul, en espace scènique polyvalent, et peut programmer jusqu'à six spectacles par jour. Là, des artistes, pour le seul plaisir (la seule vanité ?) de s'exprimer paient jusqu'à quatre cents francs par représentation, risquent de se briser les reins sur les échaffaudages branlants en forme de scène. La fonction de ces lieux reste le commerce... Parlons plutôt de ces spéculateurs immobiliers qui retardent leurs vacances d'un mois et pourront probablement les passer à Honolulu en louant chaque pièce d'un appartement comme autant de compartiment à spectacle... Mais non, Avignon, pendant un mois est la cité du théâtre, de la fête, parlons théâtre, ça nous changera.

Plus de cent cinquante spectacles in ou off. On ne pourra pas tout voir, ça ne fait rien. Après tout on vient à Avignon au moins autant pour « festivaler » que pour faire le spectateur... De toutes façons, on en entendra parler à la Civette, vous savez, la « Coupole du Sud », la « vitrine du festival » où les détenteurs de la parole vous racontent ce qu'ils ont vu, ce qu'ils auraient pu voir.

Comme ce type qui me disait... tous ces types qui me disaient... en lisant un tract très grand qui vantait « le spectacle le plus débile » un tract tout petit, à peine plus petit qu'un timbre poste qui disait quoi... Je n'écoutais déjà plus parce que sur la Place de l'Horloge entre un mime qui prenait Marceau pour un contemporain et un type sur des échasses avec un blouson de cuir noir et une croix gammée, des



Avignon,
tout le monde descend sauf les prix ou : le Festival est une chaussure trop petite dures journées pour l'attachée de presse

ZELDA GARDAUD

« Riquiquettes » en perruques rousses relevaient leurs jupes en chantant d'une voix nasillarde de faux airs de Westerns. C'était le début du festival... je me disais « tiens il y a de l'ambiance ». Je pensais à du Fellini de province : l'horreur sans le génie. Et puis le lendemain, quand je me suis retrouvée, comme par hasard à la Civette, il y avait ce même type, ou un autre, on a repris la conversation : « Tu as vu ?... » et mon regard s'est détourné par dessus les mêmes Riquiquettes ou d'autres (l'habitude déjà, la routine) mon regard s'est porté vers une foule « engrappée » sur des escaliers de pierres, des escaliers qui appartenaient à... un théâtre ?... Oui, un théâtre.

Tout le monde était là pour Einstein on the beach, l'évènement tant attendu, révélation pour les uns, surprise pour tous, tant c'est beau même quand on le sait que ça va être beau. On ne regrette pas de se faire piétiner pour essayer de rentrer, quitte à se faire traiter de « bourgeois » (mais oui, ça se fait encore) par un Mouna qui pourrait s'appeler Dupont tant il est vrai qu'on le rencontre partout... Je suis entrée profitant de la lassitude grincheuse d'une ouvreuse... « T'as vu ?... » Oui, J'ai vu Einstein.

Journée de pointe d'une festivalière fourbue. Au petit matin, car ici et maintenant comme on disait en 68, ils se prolongent assez tard dans la journée les petits matins, je prends mon café dans l'antichambre du bureau du festival — verso de la Civette — et rencontre : une danseuse à qui on a volé son petit vélo, un régisseur le pied dans le plâtre, une collègue attachée de presse qui appuie sa fatigue sur une béquille. On cache mal ses cernes violacés sous des sourires qui se veulent triomphants. La place ressemble déjà moins à une Babylone de la culture qu'à un radeau de la méduse.

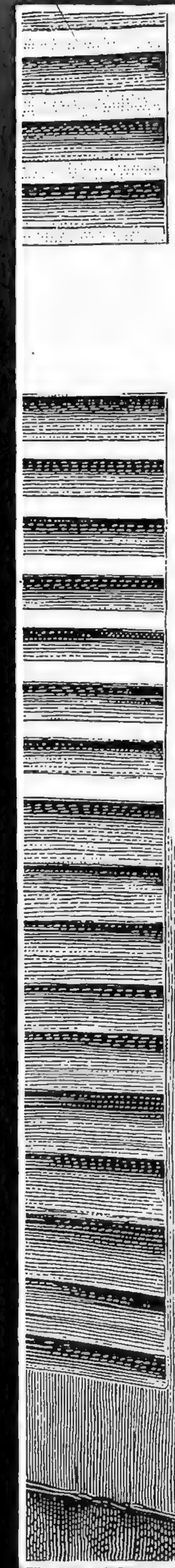
11 h : conférence de presse. On sort le calepin, le crayon, et on noircit les feuilles de dessins dérisoires... « Tu as vu ?... » me demande mon voisin. Il me parle d'un empereur qui viendrait de Strasbourg, sous une plume anglaise, et qui aurait provoqué un attroupement... A un moment je crois comprendre qu'il s'agit d'un Jules César, mais on passe à côte — cocktail —, on serre la main des journalistes sympas et de ceux dont on a encore besoin.

13 h : conférence de presse : la parole devient décor. Hommes de spectacle et responsables des partis se mêlent, s'affrontent. Comme on est là pour « causer culture » et donc politique, inévitablement on parle « petits sous », reflet sans humour d'une situation critique. La dérision n'est pas de mise quand tout combat devient combat de survie, dans ces moments où le désespoir ne produit pas forcément l'énergie... Un petit cocktail pour vous remonter et c'est reparti.

Suite page 48

JEU

Découpe les 2 vignettes ci-dessus, et aide moi à replacer mes amis dans leur maison respective.



Cathy Millet

KARATE

Un jour sur un mur, dans la rue, une affichette du genre qui fait toujours hausser les épaules :
« Devenez fort, ne soyez plus timide, venez faire du karaté ». Il s'achète son premier kimono, sa ceinture, s'entraine et très vite c'est la folle passion entre lui et le Karaté. Pendant des années, il ne vit et ne respire que pour les Arts Martiaux, le Karaté en particulier et maintenant c'est un Samouraî : Un curieux Samouraî à l'accent loubard :

« Au début en m'entrainant, je n'avais aucune souplesse, aucune force, parfois même je tombais dans les pommes. Les progrès furent très lents. Peu à peu, parce qu'il me faisait souffrir, je me suis mis à découvrir mon corps, à en comprendre le mécanisme.
J'étais un enfant sans mémoire aucune, incapable de fournir le moindre effort intellectuel : Jour après jour en travaillant j'ai appris à me concentrer, mon esprit s'est fortifié, et chemin faisant je me suis senti un peu mieux dans ma peau et de l'état d'handicapé je suis devenu un combattant.
C'est surtout sur le plan de la santé que les résultats ont été les plus miraculeux. A présent je ne consulte jamais de médecin. Si par hasard un endroit de mon corps me fait souffrir la concentration de ma volonté pourra à elle seule enrayer le mal. Si j'attrape la grippe, je m'entraine, en m'entrainant je transpire, en transpirant j'élimine mes toxines.
J'ai acquis des pouvoirs sur mon corps . Un jour j'ai fait l'expérience suivante ; j'ai mangé un plat de crustacés avariés sans le moindre empoisonnement ».

Jean-Pierre Vignau a 30 ans ; en 1975 à México il a été sacré champion du monde par une des trois fédérations « officielles » du Karaté mondial.
La compétition ne l'intéresse plus. Il pense que c'est aussi mauvais pour le corps que pour l'esprit. Aujourd'hui, à son niveau, la seule possibilité de vrai combat serait le combat à mort, comme aux origines des Arts Martiaux — Vivre ou Mourir — (étant bien entendu qu'il aurait un adversaire de valeur) « Vivre en Samouraï en 1976, c'est difficile et même parfois impossible ».
Jean-Pierre Vignau dirige et fait partie d'une équipe de cascade ; car la mort qui n'existe plus aujourd'hui au bout d'un combat de Karaté, existe encore au bout d'une cascade ratée.
A Mexico, il rencontre un maitre Zen avec lequel il pratique la méditation :
« Un jour, que je lui rendais visite un ami qui m'accompagnait me demanda de faire combat avec ce grand Maître, mais sans le toucher. Je me campais face à lui, bien concentré pendant trois ou quatre minutes. Et soudain « baam », je bondis frappai violemment à quelques millimétres de sa gorge et me retrouvai derrière lui avant qu'il ait pu réagir... Je repris ma place et saluai.
Il n'y avait pas eu le moindre contact physique, mais l'énergie que j'avais mise dans mon coup bloqua sa respiration et contracta ses muscles au point de les rendre douloureux une bonne dizaine de minutes.
Le Karaté est une excellente technique d'éveil pour les deux sexes . Toutes les positions de Karaté sont copiées sur les mouvements d'animaux. Elles sont donc naturelles et logiques. Le sens du naturel et de la logique qu'on developpe dans le combat KARATE peut amener à un meilleur équilibre dans la vie de tous les jours.
Pour arriver à un bon niveau de Karaté, il faut prendre des cours avec un professeur qui n'a pas seulement la connaissance technique, mais un instinct pédagogique et une psychologie infaillibles. Au bout de quatre, cinq mois à raison de trois cours par semaine on commence à avoir de bons résultats. La condition physique s'améliore, on se sent plus jeune, plus éclatant l'ouie, l'odorat, la vue s'améliorent ; le sens de l'observation se réveille.
Malheureusement, en France, il faut chercher longtemps une bonne salle de Karaté. Vignau regrette d'y trouver plus souvent un esprit facho-para que la philosophie traditionnelle des arts martiaux. Une des conséquences de cette tare, pour les femmes, c'est qu'au lieu de trouver un enseignement rigoureux, elles tomberont, le plus souvent, sur une bande de mecs qui penseront automatiquement à la drague.

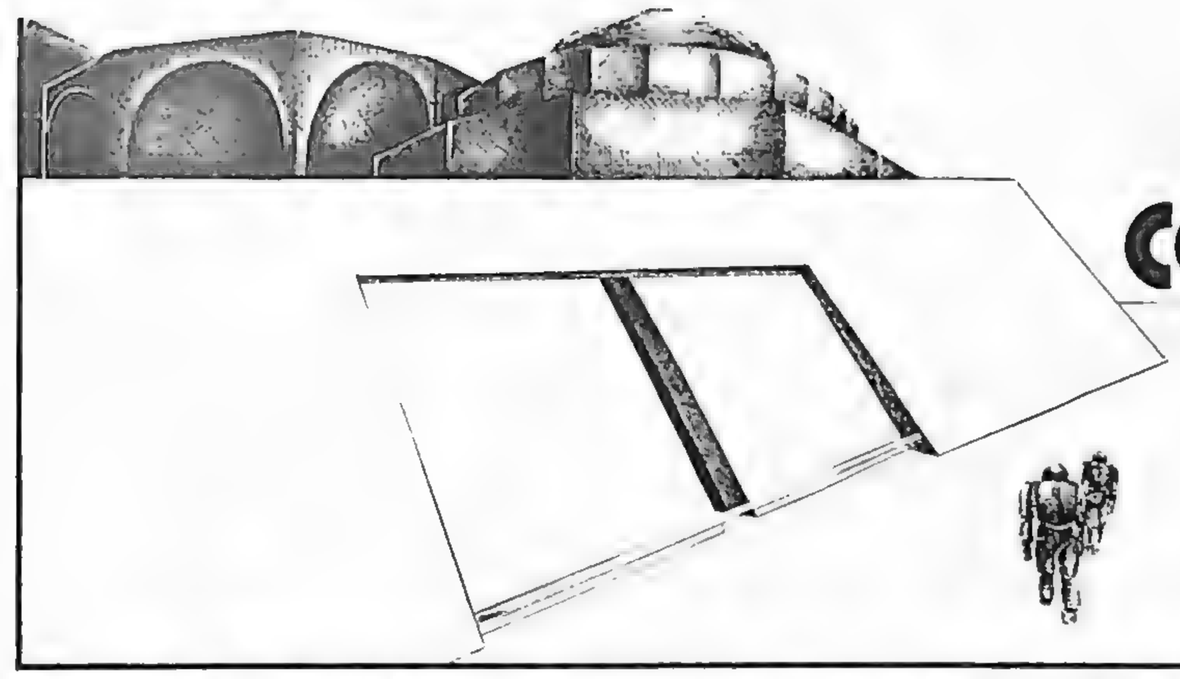
suite page 48

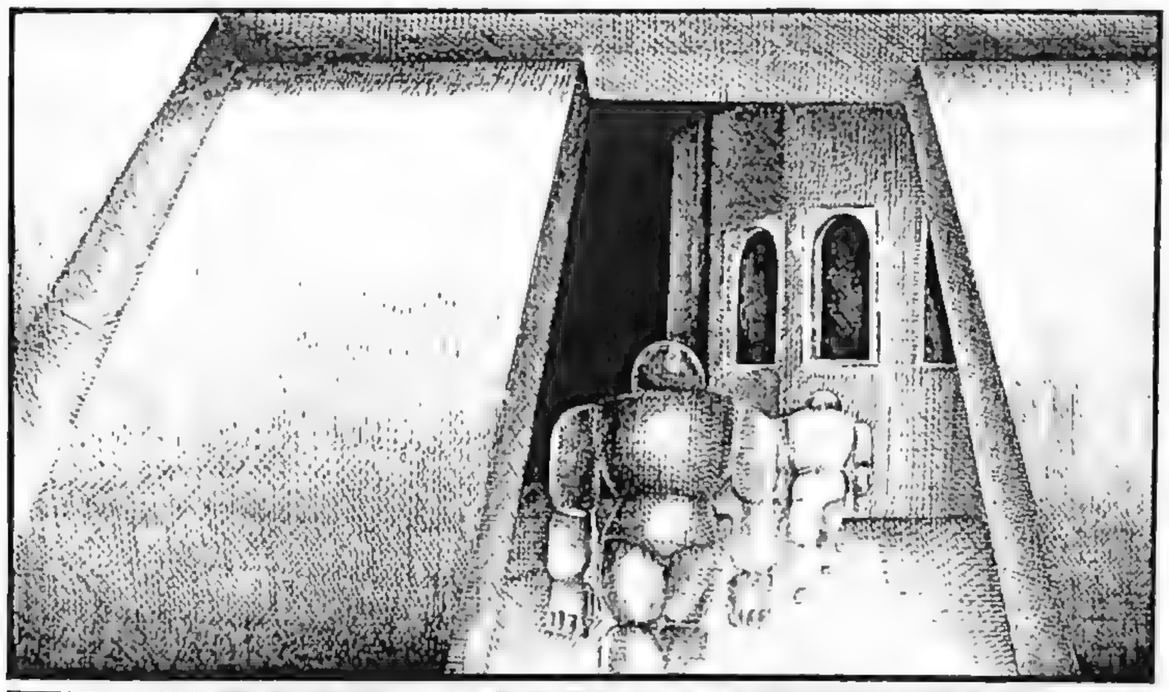
J.P VIGNAU

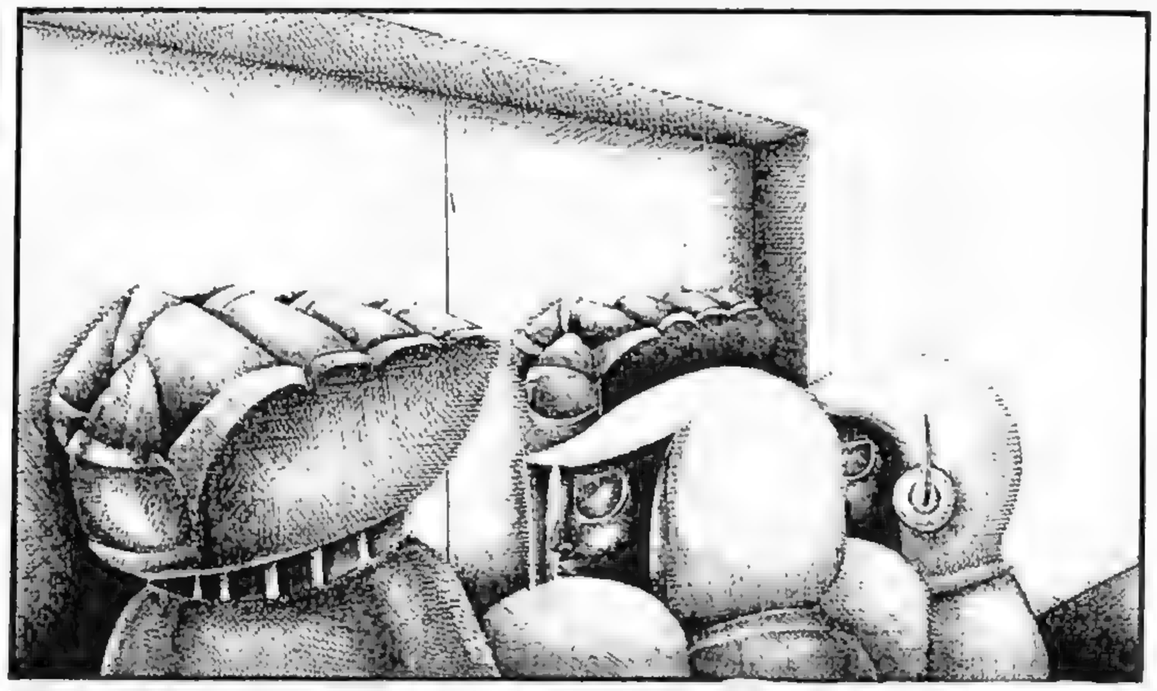
« Quand on est au fond du trou, la seule chose qui reste à faire c'est d'essayer de remonter ». Au départ Jean-Pierre Vignau était au fond du trou. A 12 ans il était du genre gringalet, un peu bossu, mal portant, mal aimé et complexé — la tristesse —

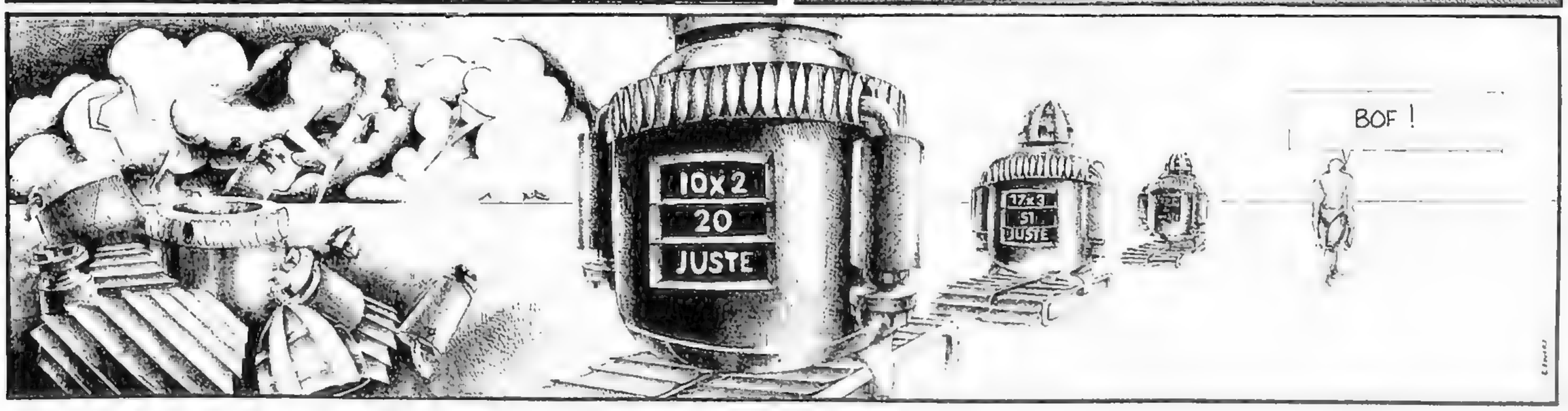
Claudine Conin

COMPTE BIBLIQUE. E. Faivre









AU LONG COURS DE L'HISTOIRE, DES FEMMES SANS POSSIBILITES D'EXPRESSION NOUS ONT TRANSMIS LEURS EXPÉRIENCES À TRAVERS LES FOLK-SONG. VOICI L'UNE DES BALLADES LES PLUS POPULAIRES DE L'AMÉRIQUE DES COLONS :

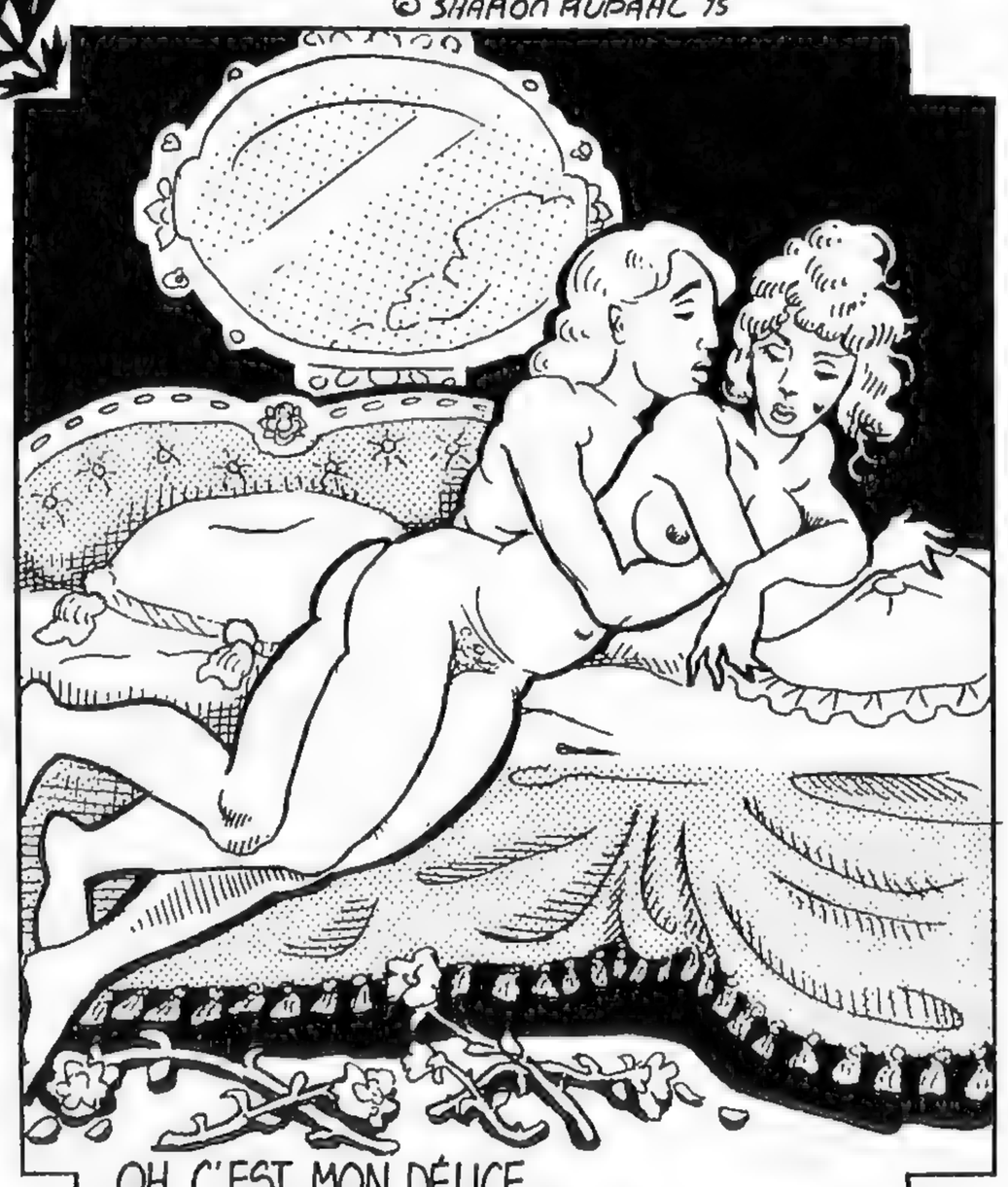
KATY CRUELLE

QUAND JE SUIS ARRIVÉE EN VILLE,
ILS M'ONT APPELÉE LE JOYAU ERRANT

AUJOURD'HUI, LA CHANSON A CHANGÉ,
ILS M'APPELLENT KATY CRUELLE

© SHARON RUDAHL 75

DES YEUX BRILLANTS COMME DES ESCARBOUCLES,
DES LÈVRES ROUGES COMME DES CERISES...



OH, C'EST MON DÉLICE,
DE RENDRE LE JEUNE HOMME JOYEUX.

QUAND JE SUIS ARRIVÉE EN VILLE,
J'AI EU DROIT AUX BOUTEILLES PLEINES

AUJOURD'HUI LEUR CHANSON A CHANGÉ
J'AI EU DROIT AUX BOUTEILLES VIDES

© SHARON AUDAHL 75

OH, QUE JE SOIS CE QUE JE SERAI,
ALORS SERAI-JE CE QUE JE NE SUIS PAS?

SUIS-JE ICI À MA PLACE,
MOI QUI NE PUIS ALLER OÙ JE DEVRAIS?

JE DESCENDRAI LA ROUTE
ET PAR DELÀ LES BROUILLARDS ET LES MARAIS

JE TRAVERSERAI LE PONT,
VERS CE QUE MON COEUR APPELLE...

★ INSTANTANE ★

gent, si elle me le rend, ce sera une petite fortune pour moi, alors à c'moment-là, j'voudrais faire le bien. Je voudrais faire le bien et surtout pour le syndicat, mais ce serait pour le syndicat, par exemple de l'extrême-droite, j'voudrais qu'il soit revalorisé comme je veux qu'il soit. Ben, c'est un rêve pour l'instant...

— Pourquoi le syndicat d'extrême-droite ?

— Ah ben, parce que je suis catholique praticante, parce que çà correspond à ma foi.

— Vous êtes à l'extrême-droite ?

— Eh ben oui, c'est çà l'extrême-droite, être catholique praticante.

— Et vous votez ?

— Eh ben, pour mon...pour la droite, pour mon idéal à moi, ah oui. Les enfants doivent pas écouter, hein, allez jouer un p'tit peu plus loin, parce que c'est des choses que doivent se dire que les grandes personnes, hein, oui, merci mon petit. Le diable me laisse tranquille, ah. Dans la vie quotidienne il y a une demoiselle et justement elle est de la même Ligue catholique que moi...elle est, elle est très méchante envers moi. Quand elle a su que j'avais un don de transmission de pensée, elle n'a fait que d'm'infliger du matin au soir, du soir au matin, avec son don à elle, son don de transmission de pensée. C'est une demoiselle de la noblesse, elle saute sur mes sentiments. Ya une dame de la haute société qui m'a dit qu'elle doit certainement faire de la folie mystique cette fille-là, à sauter sur les sentiments des gens, tant et si bien qu'une fois, elle m'a fait sauter l'sang dans la face, mais j'peux pas devenir écrivain à cause de çà, à cause qu'on m'vole tout ce que je compose en ce moment, toutes mes pensées s'en vont.

— On vous vole vos pensées ?

— Ah oui, ben oui ; seulement çà on ne peut pas lutter, on ne peut pas porter plainte contre une chose comme çà ; c'est nocture quoi et pourtant c'est réel, après tout c'est la volonté de Dieu, et j'me dis moi, je compte sur mon terrain, vous pensez que je vais me défendre, hein vous vous rendez compte. Oh attention, attention, pas toucher, là, va paître plus loin, va plus loin...

★ Le soir tombe doucement. Mlle Yvonne ramasse son cabas, referme son pliant. Nous rentrons à Paris★

★ THEATRE ★

15 h : conférence de presse, cocktail... Entre temps, deux chapiteaux se sont envolés dans le mistral à Champfleury, achevant de ruiner la bourse et les espoirs d'une de ces troupes qui viennent jouer là leur dernière carte, déclarant après quinze jours vouloir se suicider en beauté, et finalement repartent, plus tristement vivantes que jamais.

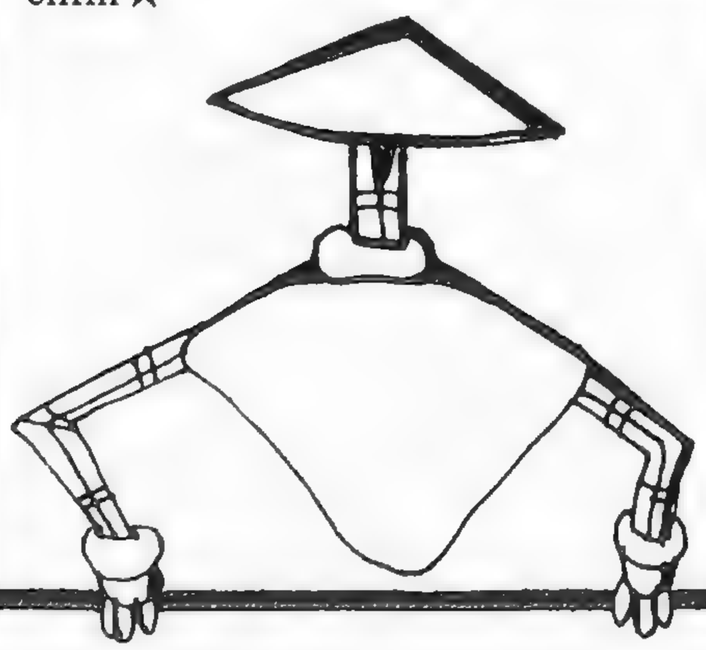
19 h : conférence de presse, cocktail

19 h 30 : je suis fatiguée, je veux m'asseoir n'importe où, mais je veux m'asseoir, prendre un verre ou une pizza quelque chose de plus gros qu'un petit four...

22 h : et si j'allais au théâtre. C'est vrai depuis le temps que j'ai envie de vous parler théâtre, et puis on s'égare. On s'égare pour aller jusqu'au Chêne Noir mais on y arrive, c'est un rêve musical, une légende rouge comme la terre de Provence, chaude comme la Méditerranée avec des mots qui chantent, des chansons qui parlent et ça s'appelle Orphée 2000...

J'ai rendez-vous avec un journaliste mais je lui ai parlé au téléphone et je ne sais pas la tête qu'il a. Il m'a dit « rendez-vous à la Civette après Giselle... » Et si on parlait de la danse, du cinéma, de Théâtre Ouvert, du théâtre off, de Carolyn Carlson, du théâtre musical, d'Anna Prucnal, du théâtre... « Tu restes jusqu'à quand ? » Tiens, on est déjà sur la fin du festival...

Un beau jour, les rues se vident, les affiches se décollent, les tracts se balaient, les acteurs retournent dans leur Paris, dans leur province, plus nus, plus pauvres qu'en arrivant, les hommes politiques ont quitté précipitemment leur villa au bord de la mer pour se tenir au courant, pour être là le jour où... Et moi je retire ma chaussure en forme de peau de chagrin et le temps de dire ouf, je m'endors enfin★



★ KARATE ★

« Dans une salle de Karaté on ne doit penser qu'au Karaté. Si autour de toi, il y a dix rigolots qui pensent cul, bouffe, ou partouze, c'est fini pour le travail sérieux ».

« Voici par exemple un problème, que j'ai eu dans un cours particulier. Mais la façon dont je l'ai résolu n'est même pas pensable dans la plupart des cours de Karaté qu'on trouve en France.

J'avais une élève avec laquelle il y avait un problème . Elle ne faisait plus aucun progrès et nous ne pouvions passer d'un degré supérieur d'entrainement . Un jour elle arrive a la salle ; nous étions seuls puisqu'il s'agissait d'un cours particulier. Je lui ai expliqué que si vraiment elle voulait progresser et se libérer de ses peurs, nous devions faire elle et moi un combat de Karaté, tous les deux à poil. Et bien ce combat on l'a fait. Après c'était du tonnerre et on est passé au degré supérieur ».

Personnellement, depuis quelques temps je me suis mise au Karaté. Je n'ai pas encore fait de combat nue. Mais même avec un bon Kimono il faut vaincre pas mal de peurs. D'abord celle de se faire mal, puis aussi celle de toucher, d'empoigner et de rouler à terre avec un autre élève qu'on ne connait pas très bien, celle d'être ridicule ou faible ou brutal. C'est pas facile. Mais de cette façon on apprend pas de mal sur les autres et sur soi même. L'absence d'activité physique de l'homme moderne est un sujet bateau. Les conséquences de cette carence sont visibles et énormes mais on ne les distingue plus tellement elles sont peu à peu entrées dans les moeurs. Bien sûr, notre société moderne a trouvé le « sport » pour motiver l'activité du corps. Malheureusement le compétitionisme, le performantisme, l'élitisme et l'argent le ménent peu à peu sur la pente savonneuse.

Les arts martiaux, dérivés du Zen, proposent une alternative plus intime, moins mystificatrice.

Mais pressez vous, si çà vous intéresse et attention car les virus dénoncés plus haut auront bientôt transformés la pure recherche de l'accomplissement de soi en gadjet matière plastique garanti incolore et inodore★

VIENS.L'ARÈNE EST DOUCE

(Parem et circenses...)

by Valérie-Catherine Richez.

Allons, pressons ! Et comme d'habitude le RXA735 est à la traine !

SPHINX.13.

Ah Ah ! On savait bien que tu ne tiendrais pas le coup longtemps..

E

B

E

FIN

ENCEPH FILMS

NEVER

BOM

MO

VOIR

ZUH

ANZ

Drôle de film... Ce n'est pas encore celui-là qui me remontera le moral... Et je ne comprends pas que 735 ait tourné dans un truc pareil...

Pas étonnant qu'on ne le voit plus ... pas de quoi être fier...

HALTE!

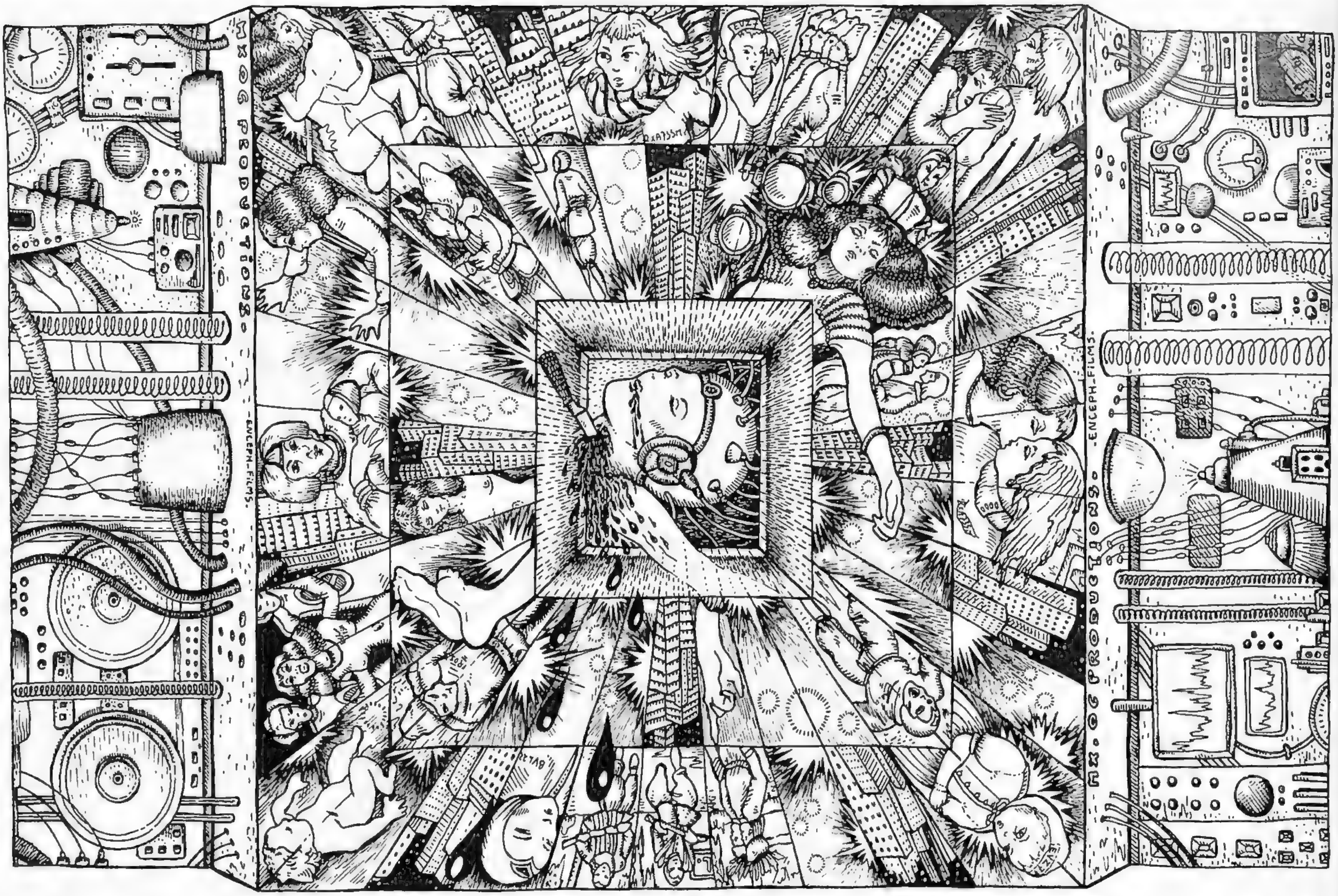
KAÏ

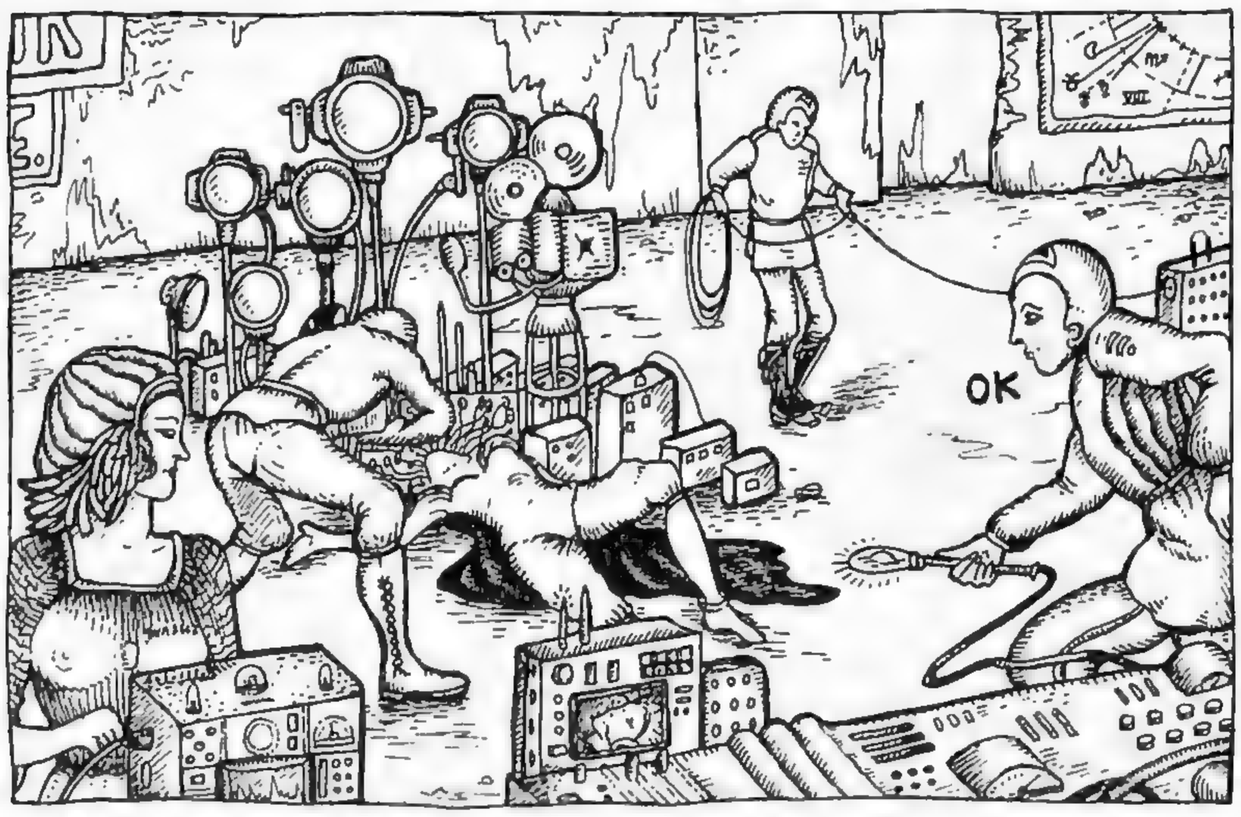
VR

Viens dans l'arène.

Quelle autre aventure chercher dans ce monde?

NOW


ENCEPH-FILMS.
ENCEPH-FILMS.


OK

Belle machine... Son principe est que l'instant de la mort contient en concentré tous les moments de la vie, elle les capte et les enregistre à merveille...
Pas bête
Nous nous contentons de provoquer une fin violente pour que le cerveau libère cette accumulation...
ENCEPH.F

Les avantages sont innombrables : Surveillance et élimination des dangereux déviants, source d'intéressants films commerciaux (en gommant toutefois au montage le côté "martyr"...)
ENCEPH FILMS
Alors, Voici le moment où tous ces malheureux inadaptés peuvent enfin faire de leur vie une oeuvre d'art!

Hé oui, personne n'emportera jamais plus ses secrets dans sa tombe...
ONE
1976

un matin comme les autres...

mmmm... j'ai sommeil...

drinnngg!...

tous les matins ...
à six heures ... quelle
vie ...
il fait froid ...
c'est désert - personne
dans la rue ...
et se lever à six
heures pour faire le
ménage !...
tous les jours ... les
bureaux, les escaliers,
le marbre, les grandes
fenêtres ...
c'est pas possible ...
ça peut pas durer tout
le temps comme ça ...

peut être que je vais
le voir ce matin ...

JE SUIS ENCORE A LA BOURRE... ELLE AVAIT UN CUL PAS POSSIBLE! QUEL PIED !... POURVU QUE CE CONNARD DE DENIS AIT TERMINE

il s'appelle claude... je sais son nom... il fait de la publicité... c'est écrit sur la porte, au fond du couloir...

c'est bien le métier

J'AI MAL AU CRANE !!! JE PICOLE TROP... C'EST PAS POSSIBLE... SI LE PROJET NE PASSE PAS JE SUIS VRAIMENT DANS LA MERDE !...

comme il est beau !

il a l'air si romantique

j'aimerais qu'il me parle...

il s'arrêterait... me demanderait ce qui m'intéresse...

ce que j'aime... mon nom...

me parlerait de lui...

Il est là. Je te le passe.

Ecoute, FAIS PAS CHIER! J'AI BOSSE TOUTE LA NUIT... OUAIS!

TU AS VU LA FILLE ?!... ELLE ETAIT SUPER!

OUAIS... PAS TERRIBLE HEIN ?

Je ne sais pas exactement ce qu'ils font dans ce bureau mais ça a l'air bien ...

ils discutent, ils dessinent, ils regardent des trucs ...

et puis y a plein de gens qui viennent ...

j'aimerais bien faire un travail comme ça ...

il ne me voit pas.
Je ne suis pas moche pourtant...
ils sont sûrement au Félix.
Je vais y aller.

ils sont là presque tous les jours... ils mangent à la terrasse.

il y a la fille et le type qui travaillent avec lui, et puis la petite rousse, celle qui sort avec lui...

elle est toujours bien habillée, elle a l'air sûre d'elle...

ils connaissent tout le monde

on pourrait peut être changer un peu non ?

Salut! tu vas bien ?

CE FÉLIX, J'EN PEUX PLUS !

J'EN AI MARRE DE VOIR LES MÊMES GUEULES DE CONS !

JE SUIS EN BEAUTÉ ?

JE SUIS ENCORE A LA BOURRE... J'ESPERE QU'ELLE NE VA PAS FAIRE SON CIRQUE

JE SUIS PAS D'HUMEUR

SALUT ! TU VAS BIEN ? QU'EST-CE QUE TU DEVIENS ?

UN PETIT CAFE DANS UNE GRANDE TASSE !

ON VA AU NIKAÎA CE SOIR ?? NON ?...

METS TES LUNETTES TU AS LES YEUX CERNES !

TU VEUX PAS ?

QU'IL EST CON ! ARRETE !

J'AVAIS UN SUPER COUP HIER SOIR ! MAIS J'AI ENCORE LA FORME.. TU VEUX VOIR ??

C'est une boite privée mais je vais y aller

ils sont là !...

Tu as raison il est vachement bien !

il lui dit des mots d'amour... un beau couple !... J'aimerais bien être comme eux

EN TROISIEME, JE LA MONTE A 150 !

il lui dit des mots d'amour... un beau couple !... J'aimerais bien être comme eux

PAS MAL CETTE PETITE JE ME LA FERAIS BIEN...

ils ne sont pas ensemble sur la piste... J'y vais !

cette fois il m'a vu

c'est drôle... on m'a jamais été aussi près...

TIENS, TU ES LA CHOU !...

SI ME SEMBLE LA CONNAITRE JE L'AI DEJA VU...

QU'ELLE COTE, JE POURRAIS ME LA FAIRE SUR LA PISTE !

il me sourit
il est beau !...
il a l'air
si gentil...

SUPER CE DISQUE TU AIMES PAS ?!

CLAUDE ! OU ES TU ?
C'EST INOUÏ !
ON SE VOIT DEJA PAS SOUVENT
MERDE !

HOU ; QU'ELLE FAIT CHIER,
TANT PIS, ELLE ETAIT MIGNONE
LA PETITE...
OUI CHOU, SUPER !

c'est merveilleux, il m'a sourit...
Demain, il me parlera... Demain...

JE SUIS A LA BOURRE... MERDE, JE SUIS CREVE !

un matin comme les autres ...

JE SORS TROP... QUELLE VIE DE CON !...

il ne m'a pas reconnue ...

RADCLYFFE HALL ET LE PUITS DE SOLITUDE

Mon amie la romancière Celia Gordon, rompant avec son habitude, a bien voulu confier à un magnétophone ses souvenirs sur quelques femmes parmi les plus fascinantes du début de ce siècle, et qui marquèrent d'une profonde empreinte l'art et la littérature. Voici pour commencer des propos relatifs à la personnalité et à l'œuvre de Radclyffe Hall, inséparable de Lady Una Troubridge...

François Rivière

Ma rencontre avec l'héroïne du roman de Miss Radclyffe Hall, *Le puits de solitude* (1) demeure une grande date de ma vie de femme et d'écrivain; Stephen et son destin de déviante, son martyre et sa rédemption par l'écriture figurent à mes yeux la plus belle histoire qu'une femme ait pu écrire pour des femmes, ses sœurs. Certes, on peut voir dans certains traits du caractère de cette jumelle de Radclyffe un peu trop de complaisance à l'égard de ce que vous nommez aujourd'hui une « idéologie » réactionnaire... Il n'empêche qu'elle reste la première à avoir eu le courage — et aussi le génie — de composer une fresque extraordinaire, captivante, et dont l'ambition était avant tout d'ouvrir les yeux de ses contemporaines sur un problème fondamental, celui du rôle tragique et immense à la fois des homosexuels dans le société ! Miss Hall ne disait-elle pas que toute sa nature la portait à ce témoignage vécu, insistant dès le début de son « roman » sur — je cite — « l'intuition si poignante, précise, implacable, de ces êtres qui se tiennent entre les deux sexes ». A l'époque où je découvris *Le puits de solitude*, j'avais déjà appris que la place la plus solitaire en ce monde est réservée aux sans patrie du sexe. Stephen aussi, dans le livre de sa vie. Le destin de Stephen est lié au refus de la vie — et par là à cette forme de sublimation qu'est l'écriture, en son désespoir premier. Tel fut aussi le destin de Radclyffe Hall. Consciente dès ses contacts avec le monde d'une différence à assumer, elle sent peser sur elle la malédiction commune à tous les êtres contraints de porter un masque. Entre ce moment (la fin du siècle) et celui où, son amie Lady Una Troubridge et elles seront l'un des couples les plus remarqués — et pour cause — de Londres, il se passe ce qui constitue la matière du Puits de solitude, c'est-à-dire, l'éducation sentimentale d'une invertie donnée enfin comme un être qui vit et qui pense, doué de sensibilité, autant, voire même plus que d'autres... Stephen n'est pas vraiment « John »

AMAZONES

PAR CELIA GORDON

Radclyffe Hall, que ses portraits nous montrent superbe, martiale, l'œil noir et le profil andalou. Stephen vit douloureusement; son premier amour ressemble néanmoins assez à celui qui portera « John » vers Mabel Batten, une beauté de l'époque. Lutte avec un mari jaloux et sordide - et terrible déception. Vous savez, nulle mieux que Radclyffe Hall n'a su rendre l'alternance de joie primitive altière et de sourd désespoir qui emplit le cœur des déracinés du sexe. Lorsque, après tant de malheurs et d'échecs, Stephen rencontre la femme de sa vie (dans l'enfer qui, par contraste, lui semble si doux de la Guerre de 1914), c'est « John » s'éprenant de Una Taylor, fille d'Amiral et déviante, dont elle sera jusqu'à la fin l'inséparable compagne. La magnifique Una, son monocle et son casque de cheveux bruns, aux côtés de la grande, la sévère John, l'écrivain à succès — absolument semblable en cela à Stephen, son double du roman, pour qui la littérature est en fait la seule existence totalement assumée — parce que permise, — Una donc sera la compagne douée de l'intelligence la plus vive, d'une sensibilité artistique intense... Un puissant appui dans les épreuves qui ne manqueront pas.

La parution du *Puits de solitude* en 1926, provoque un véritable scandale. Aussitôt, c'est la chasse aux sorcières. L'éditeur Jonathan Cape fait preuve à ce moment d'un courage extrême, signifiant à tous (et jusqu'à ces Parlementaires soit-disant offusqués par l'étalage des mœurs contre-nature de cette femme !) qu´il est heureux et fier d'avoir publié ce livre. C'est aussi un coup de canon (et de semonce) qui fait trembler sur ses bases la bonne conscience puritaine anglaise — et pas seulement anglaise. L'édition est interdite. Immédiatement, elle reparaît à Paris et s'infiltre sournoisement en Angleterre. Tous les milieux intellectuels s'emparent de l'histoire de Stephen et certaine conscience tourmentée jusqu'alors en veilleuse, se rallume !

Pour ma part, c'est, je l'ai dit, une rencontre. Cette même année, une autre femme publie un roman dont le héros-héroïne, Orlando, manifeste les mêmes tendances que Stephen : c'est Virginia Woolf, dont nous reparlerons. Comme on l'a très bien fait remarquer, si *Orlando*, cet admirable chef d'œuvre, est avant tout une œuvre d'art, *Le puits de solitude* est une sorte de tract, de rigoureux réquisitoire lancé comme un défi à la face hypocrite du monde.

Radclyffe Hall poursuivra une carrière assez féconde de femme de lettres, mais son combat aura été avant tout celui d'une militante à l'immense courage. L'image déjà fantômatique qu'elle offre à la postérité relève sûrement beaucoup d'un folklore, aux yeux de certains : qu'ils sachent que cette femme que le monde refusait s'est battu avec une énergie que beaucoup de leaders des minorités actuelles pourraient lui envier. Elle réclama contre l'intolérance la plus abjecte, le droit à la reconnaissance de ses sentiments. Comme dit Stephen à l'issue du roman « Reconnaissez-nous devant le monde entier ! Concédez-nous, à nous aussi, le droit à l'existence ! » En somme, il s'agissait d'un des plus élémentaires actes de foi.
Que dire encore de cette femme, sinon qu'elle incarne à mes yeux superbement l'image de la passion — celle du corps et celle de l'esprit, et que son œuvre tout entière la manifeste.

(Propos recueillis et traduits par François Rivière).

---

(1) Gallimard, traduit par Léo Lack; édition à tirage limité en juin 1946. Première édition courante en avril 1949.

ALLO JANINE !

Texte - Michèle COSTA-MAGNA
Dessin - Jacques TARDI

?

DRRRiiii

Allo ?

... Allo Janine ? Tu sais Janine, j'ai taché le tapis vert, mais j'ai mis...

Qui demandez-vous ?

...J'ai mis du papier à fleurs et puis les...

Qu'est-ce que c'était ?

Une folle qui me débitait une histoire de tapis vert taché...

Elle était sans doute trop énervée par l'incident pour se rendre compte qu'elle s'était trompée de numéro...

!

DRRiiiNNNG

Allo ?

...C'est la pharmacie VERAMBois ?

Pas du tout ! C'est le 205 14 50 !

Ah bon ! Ecoute Janine, j'ai acheté un tapis vert...

Qui demandez-vous ?

... et du papier à fleurs...

... Janine ! Réponds-moi ! Qu'est-ce qu'il y a ? JANINE ? **JANINE ?**

Elle déraille complètement ! Ça m'angoisse...

Elle a peut-être bu un verre de trop !

CLAC !

DRRiiiNG

Ne bouge pas, Anna, je vais le prendre !

Il n'y a pas d'abonné au numéro que vous avez demandé ! Veuillez vérifier dans l'annuaire le numéro de votre correspondant !

...Ah ! Mais c'est pas du tout la même voix hein !...

...Faut pas me la faire ! Elle parle plus douce-ment la femme...

... et puis ...ce n'est pas exactement ça qu'elle dit... Janine ! Arrête cette plaisanterie... JANINE ! **JANINE** ? Réponds-moi JANINE !... **JANINE**, viens me voir ce soir, je t'en prie ...

AAA..

... Janine, je t'en supplie !... Il n'y a que toi ... Viens ! C'est pas tellement loin ... Ça me ferait tellement de bien que tu sois là ...

AH..

... Tu ... tu ... verrais la tache sur le tapis ...

AA..

... vert et le papier à fleurs qui est si joli ... d'ailleurs il y a des fleurs vertes sur le ...

... papier, mais pas de taches, les taches c'est ...

Le coeur... ... le coeur a lâché

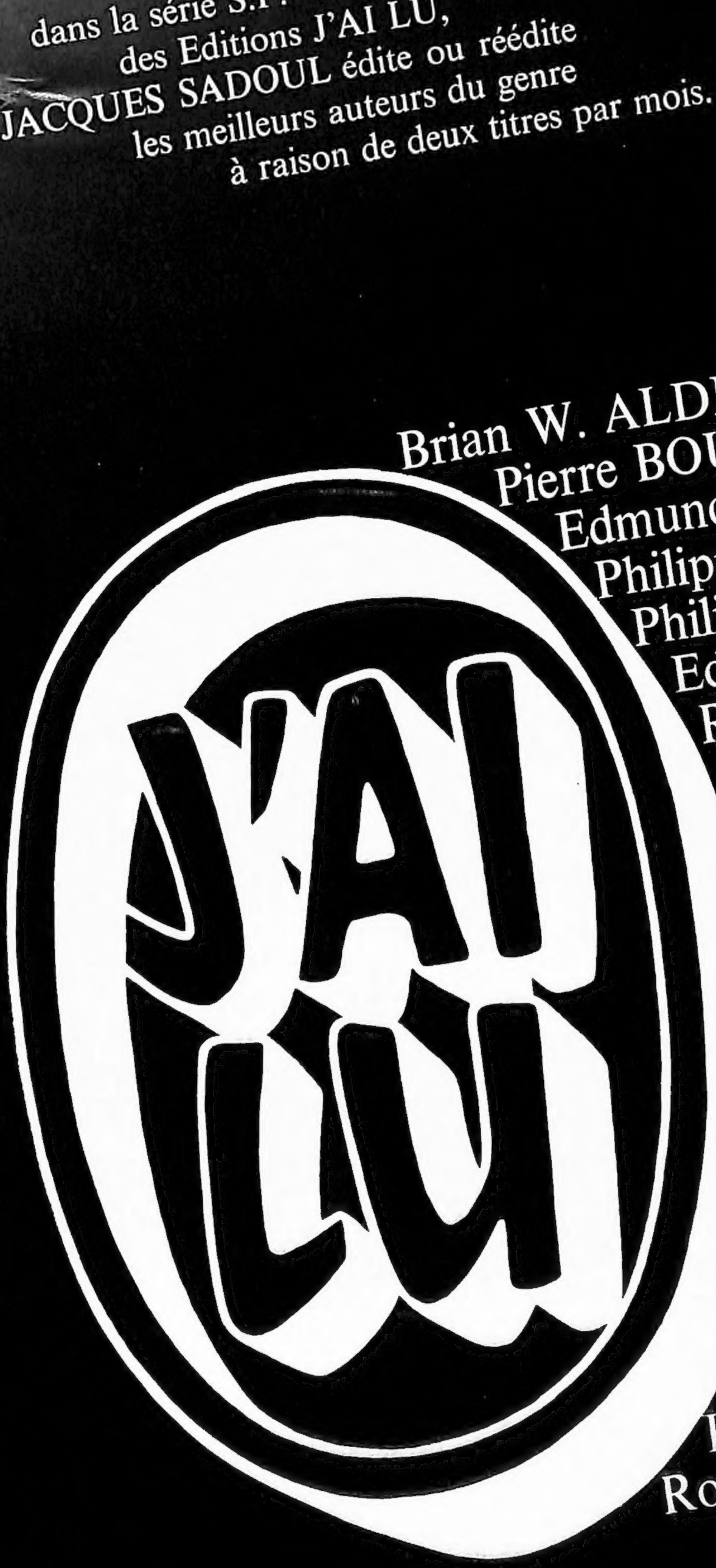
Allo!

... JANINE ! Toi enfin ! Tu sais, j'ai taché le tapis vert, mais ...

Arrête, c'est fini !

4

dans la série S.F.
des Editions J'AI LU,
JACQUES SADOUL édite ou réédite
les meilleurs auteurs du genre
à raison de deux titres par mois.



Brian W. ALDISS, Isaac ASIMOV,
Pierre BOULLE, Arthur C. CLARKE,
Edmund COOPER,
Philippe CURVAL,
Philip K. DICK,
Edmond HAMILTON,
Robert HEINLEIN,
Daniel KEYES, Ira LEVIN,
Howard P. LOVECRAFT,
Abraham MERRITT,
Catherine L. MOORE,
Francis G. RAYER,
Nat SCHACHNER,
Robert SILVERBERG,
Clifford D. SIMAK,
Theodore STURGEON,
J.R.R. TOLKIEN,
A.E. VAN VOGT,
Claude VEILLOT,
Kurt VONNEGUT,
Roger ZELAZNY.

leurs meilleurs titres,
dans leur meilleure traduction.
de 4,50 F à 7, 50 F

VOICI L'ENFANT

POISSON D'AVRIL IL ETAIT DEJA MORT

Kelecks

D. L. B. 38657-1976 Printer Industria gráfica, sa Tuset, 19 Barcelona Sant Vicenç dels Horts 1976

Printed in Spain